

entretiens #4

lettres

d'un présent

précaire

letters from

a precarious

present

100

#### Entretiens #4 *Lettres d'un présent précaire*

Les Entretiens sont une série de publications qui convoquent plusieurs interlocuteurs et interlocutrices de divers champs disciplinaires pour dialoguer sur les enjeux institutionnels et artistiques que rencontre la Galerie UQO. La Galerie UQO s'est donné comme mandat de contribuer à l'avancement et à la diffusion de savoirs sur l'art contemporain, et ces publications viennent directement bonifier les discours sur l'art.

#### Autrices/auteurs :

Jessica Arseneau  
Sylvette Babin  
Gentiane Bélanger  
Eunice Bélidor  
Mirna Boyadjian  
Simon Brown  
Louise Déry  
moimoi  
Marie-Hélène Frenette-Assad  
David Garneau  
Clément de Gaulejac  
Dalie Giroux  
Sophie Jodoin  
Marie-Hélène Leblanc  
Hannah Levy-Galdino  
Jessica Minier  
Jessica Ragazzini  
Marc-Alexandre Reinhardt  
Camille Rivard  
Jérémy Roussel  
Michèle Thériault  
Valérie Yobé  
Jakub Zdebik

#### Coordination :

Mirna Boyadjian, Marie-Hélène Leblanc  
et Jessica Ragazzini

#### Traduction :

Jo-Anne Balcaen

#### Révision :

Edwin Janzen  
Ginette Jubinville  
Jessica Minier

#### Design :

Simon Guibord et Daniel Leblanc

ISBN : 978-2-9816925-9-7

Mars 2021

#### Entretiens #4 *Letters from a Precarious Present*

Entretiens is a series of publications bringing together interlocutors from various fields in a dialogue around the artistic and institutional questions that arise in the context of Galerie UQO's activities. The Gallery's mandate is to contribute to the advancement and dissemination of knowledge on contemporary art, and these publications directly enrich the discourse around such knowledge.

#### Authors:

Jessica Arseneau  
Sylvette Babin  
Gentiane Bélanger  
Eunice Bélidor  
Mirna Boyadjian  
Simon Brown  
Louise Déry  
moimoi  
Marie-Hélène Frenette-Assad  
David Garneau  
Clément de Gaulejac  
Dalie Giroux  
Sophie Jodoin  
Marie-Hélène Leblanc  
Hannah Levy-Galdino  
Jessica Minier  
Jessica Ragazzini  
Marc-Alexandre Reinhardt  
Camille Rivard  
Jérémy Roussel  
Michèle Thériault  
Valérie Yobé  
Jakub Zdebik

#### Coordination:

Mirna Boyadjian, Marie-Hélène Leblanc  
et Jessica Ragazzini

#### Translation:

Jo-Anne Balcaen

#### Editing:

Edwin Janzen  
Ginette Jubinville  
Jessica Minier

#### Design:

Simon Guibord and Daniel Leblanc

ISBN: 978-2-9816925-9-7

March 2021

# entretiens #4 lettres d'un présent précaire

préface  
preface <sup>7</sup>

introduction <sup>13</sup>

david  
garneau <sup>19</sup>

valérie  
yobé <sup>23</sup>

clément  
de gaulejac <sup>27</sup>

marie-hélène  
frenette-assad <sup>31</sup>

marc-alexandre  
reinhardt <sup>35</sup>

sylvette  
babin <sup>39</sup>

eunice  
bélidor <sup>43</sup>

marie-hélène  
leblanc <sup>47</sup>

gentiane  
bélanger <sup>51</sup>

simon  
brown <sup>57</sup>

jessica  
arseneau <sup>61</sup>

dalie  
giroux <sup>65</sup>

jessica  
ragazzini <sup>69</sup>

michèle  
thériault <sup>73</sup>

jérémie  
rousseau <sup>77</sup>

jakub  
zdebik <sup>81</sup>

jessica  
minier <sup>85</sup>

hannah  
levy-galdino <sup>89</sup>

moimoi <sup>93</sup>

louise  
déry <sup>97</sup>

camille  
rivard <sup>101</sup>

sophie  
jodoin <sup>105</sup>

mirna  
boyadjian <sup>109</sup>

biographies <sup>113</sup>

# préface

# preface

marie-hélène leblanc  
directrice/commissaire  
de la galerie uqo

Dans la foulée de l'annonce du premier ministre François Legault le vendredi 13 mars 2020 à 11 h 30, l'Université du Québec en Outaouais (UQO) a fermé ses portes pour une durée indéterminée. La Galerie UQO a fermé l'exposition *Établissement de détention de Hull: 232 beds* de Sheena Hoszko et a annulé au fil du temps les conférences, les ateliers, les programmes publics et les expositions suivantes.

Le 15 avril 2020, la Galerie UQO a lancé le projet des *Lettres d'un présent précaire*, développé par Mirna Boyadjian. Nous avons invité des personnes impliquées de près ou de loin à la Galerie UQO à participer au projet et les lettres reçues furent partagées chaque semaine sur notre site Web et nos réseaux sociaux au cours du printemps et de l'été 2020. Nous tenons à remercier toute.s les participant.e.s pour leur effort de réflexion et de rédaction : Jessica Arseneau ; Sylvette Babin ; Gentiane Bélanger ; Eunice Béliador ; Mirna Boyadjian ; Simon Brown ; Louise Déry ; moimoi ; Marie-Hélène Frenette-Assad ; David Garneau ; Clément de Gaulejac ; Dalie Giroux ; Sophie Jodoin ; Marie-Hélène Leblanc ; Hannah Levy-Galdino ; Jessica Minier ; Jessica Ragazzini ; Marc-Alexandre Reinhardt ; Camille Rivard ; Jérémie Roussel ; Michelle Thériault ; Valérie Yobé ; Jakub Zdebik.

Cette publication, réalisée un an plus tard, regroupe en un seul lieu toutes les *Lettres d'un présent précaire*. Et un an plus tard, non seulement le présent est toujours précaire, mais le futur l'est tout autant.

In the wake of Premier François Legault's announcement on Friday, March 13, 2020, at 11:30 a.m., the Université du Québec en Outaouais (UQO) was closed indefinitely. Galerie UQO shut down Sheena Hoszko's exhibition *Établissement de détention de Hull: 232 beds*, and gradually cancelled the rest of its scheduled conferences, workshops, public programming, and exhibitions.

On April 15, 2020, Galerie UQO launched a project developed by Mirna Boyadjian titled *Letters from a Precarious Present*. A number of people—both near and far—involved with the gallery were invited to participate, and the letters they sent were shared each week on our website and social media over the course of the spring and summer of 2020. We would like to thank the participants for their reflections and letters: Jessica Arseneau, Sylvette Babin, Gentiane Bélanger, Eunice Bélidor, Mirna Boyadjian, Simon Brown, Louise Déry, moimoi, Marie-Hélène Frenette-Assad, David Garneau, Clément de Gaulejac, Dalie Giroux, Sophie Jodoin, Marie-Hélène Leblanc, Hannah Levy-Galdino, Jessica Minier, Jessica Ragazzini, MarcAlexandre Reinhardt, Camille Rivard, Jérémie Roussel, Michelle Thériault, Valérie Yobé, Jakub Zdebik.

One year later, this publication brings together all of these *Letters from a Precarious Present*. And one year later, not only is the present still precarious, but the future is too.

**lettres  
d'un présent  
précaire**

**letters from  
a precarious  
present**

*For all of us  
may we not be separated*  
— Margaret J. Wheatley<sup>1</sup>

Nous vivons des temps incertains<sup>2</sup>. Si jusqu'à récemment il paraissait concevable de distinguer un *ici* paisible et un *ailleurs* instable comme des territoires isolés, indépendants l'un de l'autre, cela s'avère désormais fragile, voire impossible. Ce que l'on pressent aujourd'hui marque une intensité dramatique dans la trame de ce qui s'effondre peu à peu, et ce, depuis des siècles, sous l'effet dévastateur des modes d'extraction matérielle et immatérielle du capitalisme. Bien qu'on associe généralement le désastre planétaire aux bouleversements climatiques, la philosophe Isabelle Stengers, d'après les *Trois écologies* (1989) de Félix Guattari, insiste sur la corrélation entre l'écologie environnementale, l'écologie sociale et l'écologie mentale pour renouveler la façon dont on aborde les enjeux de l'époque : « Je pense le présent à partir de ce triple ravage écologique, écrit-elle. Ce n'est pas une pensée triste, au contraire cela apprend à poser les problèmes un peu autrement<sup>3</sup> ».

Souvent comparée à un temps de guerre, la crise actuelle<sup>4</sup> engendre des transformations visibles et invisibles qui nous amènent à prendre la mesure de ce qui arrive depuis nos espaces de vie et à même le rapport situé qu'on entretient avec notre milieu. Cette situation fait appel à notre capacité d'habiter le trouble, de composer avec le risque partagé, ici et maintenant. Pour Donna Haraway dans *Staying with the Trouble*, le trouble fournit un terreau d'expérimentations pour penser les nouvelles possibilités de cohabitation et de continuation<sup>5</sup>. C'est dans cette perspective que je propose une exploration collective par le moyen d'une question formulée par l'anthropologue Anna Lowenhaupt Tsing dès les premières lignes de son livre *Le champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme* : que faire quand votre monde commence à s'effondrer ?<sup>6</sup>

Face à l'effondrement, nous assistons à deux tendances dominantes, qui le plus souvent affaiblissent notre puissance d'agir dans et depuis le présent. D'une part, les visions apocalyptiques nous invitent à imaginer la fin du monde afin de mieux nous y préparer, comme si on oubliait que l'apocalypse n'a pas d'après. D'autre part, les utopies technologiques, alors qu'elles sont vivifiantes pour les bonds d'imagination qu'elles induisent, nous projettent dans un avenir réservé et trop éloigné des conditions actuelles d'existence<sup>7</sup>. Ce qui me semble particulièrement fertile dans la question posée par Tsing, c'est à la fois la puissance de singularité qu'elle libère permettant de résister à l'équivalence et le potentiel des liens à tisser entre nos expériences.

14

entretiens #4

15

J'invite mes collègues, les collaboratrices et les collaborateurs de la Galerie UQO à répondre à cette proposition en adressant une lettre au destinataire de leur choix. La lettre implique un mode d'énonciation singulier, elle exige une relation incarnée avec le présent et un geste d'écriture entièrement tendu vers une personne ou un groupe en particulier. La forme épistolaire ouvre un espace polyphonique et asynchrone, où l'écriture devient une manière de faire exister notre monde pour l'autre. Si la lettre a quelque chose de spontané pour la personne qui l'écrit et d'imprévisible pour celle qui la reçoit, elle est rarement anecdotique, car elle contribue à l'écriture de l'histoire en opérant une « transcription de la vie immédiate<sup>8</sup> ».

Mirna Boyadjian  
Vieux-Hull, le 23 mars 2020

<sup>1</sup> Margaret J. Wheatley, *Turning to one another. Simple Conversations to Restore Hope to the Future*, San Francisco, Berrett-Koehler Publishers, 2009, 182 p.

<sup>2</sup> Ce texte a été rédigé le 23 mars 2020. Après quelques hésitations, j'ai choisi de conserver la proposition initiale telle quelle par souci d'intensité historique plutôt que d'écrire une introduction aux lettres réunies ici.

<sup>3</sup> Isabelle Stengers (entretien avec Marin Schaffner), *Résister au désastre*, Paris, éditions Wildproject, p. 13.

<sup>4</sup> Au fil des mois, la crise a laissé place à un « ordinaire de la crise » : elle forme désormais la matrice du quotidien.

<sup>5</sup> La traduction française du livre *Staying with the Trouble* (2016) a été publiée après la rédaction de ce texte, soit en juin 2020 sous le titre *Vivre avec le trouble*. Cf. aussi l'ouvrage collectif *Habiter le trouble avec Donna Haraway* paru aux Éditions Dehors en 2019.

<sup>6</sup> Anna Lowenhaupt Tsing, *Le champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*, Paris, La découverte, Coll. « Les empêcheurs de tourner en rond », 2017, p. 31.

<sup>7</sup> Je réfère ici à un futur utopique rendu possible par la technologie et la science et non aux utopies sociales qui feraient usage ou inventeraient des technologies. Le « progrès » technologique reste ici un fondement puisque c'est grâce à lui que l'espèce humaine sera sauvée.

<sup>8</sup> C'est ce que Jean-Paul Sartre confiait à Simone de Beauvoir à propos des lettres dans *La cérémonie des adieux* suivi d'*Entretiens avec Jean-Paul Sartre*, Paris, Éditions Gallimard, 2017, p. 419.

For all of us  
may we not be separated  
Margaret J. Wheatley<sup>1</sup>

We live in uncertain times<sup>2</sup>. While just a few weeks ago, we might have considered a relatively peaceable *here* and an unstable *elsewhere* to be entirely separate and independent spaces, today, that distinction seems fragile, if not obsolete. What we are now experiencing is characterized by intensity and disruption in a structure that has in reality been crumbling for centuries, as capitalism itself is worn down by its own infinitely destructive modes of material and immaterial extractivism. While we often associate planetary collapse with climatic turmoil, philosopher Isabelle Stengers, riffing on Guattari's *Trois écologies* (1989), insists on the correlation between the three ecologies—environmental, social, and mental—in order to rethink the issues of the present moment: “I think about the now through the lens of this three-fold havoc. I don't find this depressing, rather, it allows me to consider these problems differently.”<sup>3</sup>

Our current crisis<sup>4</sup>, often likened to wartime, is giving rise to visible and invisible transformations that bring us to take stock of what is happening from inside our domestic spaces, and via the relationship we have with our own surroundings. This situation tests our ability to *stay with the trouble*, to cope with shared risk, in the here and now. In Donna Haraway's 2016 book of the same name, trouble embodies a playground, a laboratory where we can rethink new possibilities of coexistence and continuance.<sup>5</sup> It is from this perspective that I propose a collective exploration inspired by the question opening anthropologist Anna Lowenhaupt Tsing's book *The Mushroom at the End of the World: On the Possibility of Life in Capitalist Ruins* (2015), What do you do when your world starts to fall apart?<sup>6</sup>

In the face of current global collapse, there seems to be two primary reactions, both of which wear away at our empowerment in the here and now. On the one hand, apocalyptic visions invite us to imagine the end of the world in order to better prepare ourselves, while somehow forgetting that there is no post in apocalypse. On the other hand, technological utopias, while stimulating the imagination, project us into a non-inclusive future, too far removed from our current living conditions.<sup>7</sup> What is particularly interesting in Lowenhaupt Tsing's question is both the empowering singularity that she invokes, enabling resistance to equivalence, and the birth of new relationships between experiences.

16

entretiens #4

17

I invite my Galerie UQO colleagues and collaborators to respond to this proposal by writing a letter to a recipient of their choice. The letter is a singular mode of enunciation; it requires an embodied relationship to the present and a gesture that is entirely directed to a particular person or group. The epistolary form creates a polyphonic and asynchronous space where the writing itself becomes a way to make our world known to another person. If the letter is a spontaneous act for the writer and an unpredictable one for the receiver, it is rarely anecdotal because it contributes to the writing of history by performing a “transcription of an immediate lived experience.”<sup>8</sup>

Mirna Boyadjian  
Old Hull, March 23, 2020

<sup>1</sup> Margaret J. Wheatley, *Turning to One Another. Simple Conversations to Restore Hope to the Future*, (San Francisco: Berrett-Koehler Publishers, 2009), 182.

<sup>2</sup> This text was written on March 23, 2020. After some hesitation, I decided to keep the initial proposal as is for the sake of historical intensity, rather than writing an introduction to the letters assembled here.

<sup>3</sup> Isabelle Stengers (interview with Marin Schaffner), *Résister au désastre*, (Paris: éditions Wild-project), 13.

<sup>4</sup> Over the past several months, the pandemic has created a kind of “ordinary crisis” : it is now part of our day-to-day lives.

<sup>5</sup> The French translation of the book *Staying with the Trouble* (2016) was published after this text was written, in June 2020, under the title *Vivre avec le trouble*. Cf. See also the collective work *Habiter le trouble avec Donna Haraway*, published by Éditions Dehors in 2019.

<sup>6</sup> Anna Lowenhaupt Tsing, *Le champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*, (Paris: La découverte, Coll.

“Les empêcheurs de tourner en rond,” 2017), 31.

<sup>7</sup> Here I am referring to a utopian future made possible by science and technology and not the social utopias that use and invent technology. Technological “progress” remains foundational since it ensures that human space will be preserved.

<sup>8</sup> This is what Jean-Paul Sartre confided to Simone de Beauvoir about the letters in *La cérémonie des adieux*, followed by *Entretiens avec Jean-Paul Sartre*, (Paris: Éditions Gallimard, 2017), 419.

david  
garneau

22 avril 2020

Hello Mirna,  
Hello Marie-Hélène,

I'm glad to hear that you and yours are weathering these strange days in good humour and good health. I'm feeling my privilege—what I used to call “luck.” I have a home, family, and enough resources to make this a moment of reflection rather than survival, so far.

“During the Depression, he walked five miles to and from work.” He had an essential trade. I remember a cobbler, but that can't be right—too ironic. Better for the story rather than a likely fact. Grandma Garneau wasn't a storyteller, which made the few she told indelible. This one stitched into my child mind and shaped its later iterations. “We were lucky,” she said. “We had a shack and a big garden. So, we had food during those rough times. Not everyone did.” I imagined her father's daily treks from the garden to downtown Edmonton, in all seasons. I pictured myself in his steps. Then she added the remarkable detail, as an afterthought or dramatic flourish. “He had no legs.” “He could walk,” she clarified, “because he made substitute legs from car springs.” Her natural reticence and my introversion combined to have me never know how he lost his legs, or if the springs were like the cartoon Acme coils Wile E. Coyote wore to chase the roadrunner, or a heavy precursor of Oscar Pistorius' blades?

A century ago, after visiting numerous Indigenous communities, the anthropologist Franz Boas noticed a consistent divide. Each society featured a struggle between traditionalists who tried to keep things as they are and reformers who wanted change. Both attitudes are wise, equally necessary, and in perpetual tension. Communities need a shared sense of how, what, and why things are as they are. Social cohesion comes, in part, from attending to these modes, even if half-heartedly or ironically. Such structures, rituals, agreed-upon worldviews, knowledges, and protocols are what societies are. But communities also need to adapt to changing environments, to shifts in needs, desires, and meanings, to include those excluded from archaic narratives. They need justice and novel seekers, artists, and agitators. Before they develop reasons, each attitude—conservation or invention—is a compulsive drive, an extra-rational, unconscious trajectory nearly impossible to reorient. Recognizing these essential differences, healthy societies support both impulses and peoples, and oscillate or share power among them.

*What do you do when your world falls apart?* Perhaps you awaken to the sense that the world is not yours, not your possession, not centered on you. Elder Leroy Little Bear explains that central to Blackfoot thinking is flux. Everything is in motion, changing even if we cannot witness it. Ironic that traditional knowledge is premised on mutability.

Wishing you well,

David

# valérie yobé

29 avril 2020

## Lettre à un monde amnésique

Chère Maman,

Cet océan qui nous sépare paraît aujourd'hui bien plus vaste qu'il n'est en réalité. Chacune confinée dans un monde qui semble avoir pris conscience de la fragilité de ses acquis, nous tenons la barre et j'en suis convaincue, grâce à notre histoire, celle que tu nous as transmise.

Se remémorer nos tragédies personnelles en ces temps d'autocentrisme relativise cette amnésie collective qui s'épanche et se traduit par un individualisme démesuré. Que sont quelques mois de confinement en regard à des années de conflits armés, d'une vie passée dans la peur ? Notre propension à des vies trop pleines, vouées à la productivité et non au savoir, orientées vers la possession de biens et non de valeurs, laisse un goût amer.

Si l'on donnait à vivre ton histoire à nos concitoyens actuels, je me demande combien survivraient aux traumatismes qui furent les tiens. Je me questionne comment à huit ans, deux mois avant la fin de la guerre, dans une maison attribuée au garde forestier, perdue au cœur des Vosges, on se réveille alors que son père a disparu, sachant qu'il menait un réseau de résistance. Après des jours, je me demande comment on réagit lorsqu'on découvre qu'il a été torturé pendant une semaine par la Gestapo, puis fusillé et brûlé avec ses compagnons.

Lorsque quelques jours plus tard, on apprend que des gens du village l'ont dénoncé, on se retrouve évincée de son logement et jetée sur les routes avec une mère enceinte de son quatrième enfant. Comment continue-t-on à avancer ? Je le sais, aujourd'hui, plus que jamais. La force de notre instinct de survie nous permet de poursuivre notre chemin, coûte que coûte, vaille que vaille, quelles que soient les horreurs ou les joies que la vie place sur notre route. La solution à toute cette folie, passée ou actuelle, repose sur nous.

Quand je pense à ce que toi, ta mère, tes frères et ta sœur avez vécu, je me dis que l'espoir d'un lendemain plus lumineux n'est pas acquis, mais qu'il est possible par la force de nos convictions et par la force d'un élan collectif sans lequel l'histoire se répétera encore et encore, avec plus ou moins d'effets tragiques.

24

entretiens #4

Au-delà de l'Atlantique, ton histoire et celles de bien d'autres aujourd'hui dans le monde, sans que l'on en fasse cas, est le ciment sur lequel nous devons construire un monde fondé sur l'humain et moins sur l'économie, sur le savoir et moins sur l'argent.

L'amnésie des autres n'est pas la nôtre. Ton histoire nous a rendus plus forts et nous a donné envie de nous battre. C'est aujourd'hui que j'en mesure toute l'implication.

Séparées, nous le sommes. Séparées, mais si proches en raison de ce lien unique que notre histoire tisse entre nos deux continents repliés sur eux-mêmes.

Pas de tristesse, mais la joie de se retrouver bientôt,  
Toute ma tendresse,

Valérie.

25

valérie yobé

# clément de gaulejac

6 mai 2020

Chère Marie-Hélène,  
Chère Mirna,

Au mois de septembre 2019, nous préparions ensemble *Les maîtres du monde sont des gens* à la Galerie UQO. À l'époque, je présentais l'exposition comme une invitation à réfléchir à cette phrase fétiche : pourquoi est-il plus facile d'imaginer la fin du monde plutôt que la fin du capitalisme ? J'y confrontais des images de richesse et de désastre. Des croisières qui s'amuse et d'autres qui ne s'amuse plus. Le naufrage de lourds bateaux dont la coque basculait inexorablement dans une mer bitumineuse. Six mois plus tard, et bien que les bateaux de croisière aient joué un rôle non négligeable dans la propagation pandémique, nous vivons un basculement qui ne ressemble en rien au déluge de l'exposition, sinon pour l'espèce de *rapide lentueur* avec laquelle il se déploie.

On parle beaucoup de l'après-crise, de notre hâte à un improbable retour à la normale, alors même qu'on est tellement dedans, englués dans un présent qui a rarement été aussi visqueux. Toutes proportions gardées, cela me fait penser aux récits de celles et ceux qui ont vécu en temps de guerre et qui témoignent d'une temporalité suspendue, indéfinie, épaisse. On sait que c'est bien pire pour d'autres, et on baisse les yeux, en espérant être épargné(e). L'horizon est le bout de la rue, le jour d'après un pays lointain dont on n'attend plus de nouvelles.

Le présent est en latence. François Truffaut faisait dire au cinéaste qu'il interprète dans *La nuit américaine* que « les films sont plus harmonieux que la vie. Il n'y a pas d'embouteillages dans les films, pas de temps morts. Les films avancent comme des trains, tu comprends, comme des trains dans la nuit. » Le moment que nous sommes en train de vivre est tout l'inverse de cette accélération lucide et jouissive. Nous le vivons dans une confusion immobile, dans l'ignorance de ce qui se passe vraiment, c'est-à-dire de la manière dont l'histoire nous dira ce qui s'est passé et combien de temps cela aura duré.

Bien sûr, on sait ce qui se passe. On réalise par exemple que la souveraineté d'un pays c'est sa capacité à produire et stocker des masques. Ce que l'on ne voit pas bien, en revanche, c'est tout ce qui se met en place dans l'urgence, et qu'il sera très difficile de défaire (par exemple l'extension de l'empire numérique), et toutes les formes de vie en train de se défaire qui ne reviendront peut-être pas. Quand je *flippe* vraiment je me demande : y aura-t-il encore des livres ? Encore des expos ? Va-t-on recommencer à se toucher, fêter, s'embrasser ?

28

entretiens #4

Si j'ai bien compris son hypothèse, pour Anna Lowenhaupt Tsing, les ruines sont autant une opportunité qu'un désastre. Une sorte d'image dialectique aurait dit Walter Benjamin. J'ai commandé le livre au Port de tête, j'ai hâte de le lire. Ma gratitude va toujours aux artistes et aux autrices qui changent mon pessimisme angoissé en optimisme de bataille, comme on change l'eau en vin, dans des verres dont on se fout un peu de savoir s'ils sont à moitié vides ou à moitié pleins.

Je vous embrasse,  
Clément.

29

clément de gaulejac

marie-hélène  
frenette-  
assad

13 mai 2020

## Le temps d'une fin du monde

Avant propos :

Je suis loin d'être certaine de vouloir faire des enfants, mais dans une optique de fin du monde, je trouvais ça intéressant de parler à la génération future... si jamais la fin du monde créait un *baby boom*.

Chère Marie-Hélène junior,

Bin oui, je t'ai donné mon prénom ET mon nom de famille. Dans le temps, c'était un genre d'hommage à *Gilmore Girls* et la fin d'une obsession de la transmission du nom chez les femmes. J'avais même fait un podcast là-dessus. Tu *googleras* ton nom un jour et tu comprendras.

Tout ça pour dire qu'à un moment donné, tu risques d'arriver de l'école et me poser LA grande question : « Maman, c'était comment la fin du monde ? C'était-tu l'fun ? Est-ce que c'était comme dans *Star Wars* ? »

Bon là Kid, maman va t'expliquer de quoi. Même si je suis très fière que tu fasses déjà référence à *Star Wars*, sache que la fin du monde, c'est toujours plus plate qu'on pense.

Je n'avais pas connu d'autre fin du monde avant, mais celle du printemps 2020, je l'ai trouvée particulièrement longue et ennuyeuse.

Au tout début, j'ai été obligée d'annuler mon festival. Un festival, MH, c'était quand on pouvait encore faire des rassemblements de plus de 250 personnes. Des vraies personnes, dans un vrai lieu. Pas sur internet. Au risque de sonner très vieux, c'était dans le bon temps!

Après ça, on a fait des grosses épiceries. Ce n'était pas facile parce que les zombies avaient déjà acheté tout le pain et le papier de toilette. On a donc commencé à faire notre pain maison. Ça, Junior, ça m'amène à te parler de l'échec. L'échec, mon enfant, c'est de rater deux pains en pleine pénurie de farine. L'échec, c'est de voir le Québec en entier réussir sa boulange alors que toi, t'as mal lu les étiquettes de levure.

**« Un homme est mieux de manger de la galette qu'il a faite lui-même que du pain qui lui a été donné »**  
— Rosanna St-Cyr.

32

entretiens #4

Pendant la fin du monde, on a aussi trouvé que c'était le *timing* parfait pour commencer à faire pousser nos légumes. L'échec, MH, des fois ça nous arrive en voulant bien faire. Maman a trop arrosé ses semis et ils ont commencé à pourrir un peu. J'ai failli les jeter et là, les plans de légumes ont commencé à pousser quand même. Ça, mon enfant, ça s'appelle la résilience.

**« Life finds a way » — Jurassic Park.**

Comme on est beaucoup moins occupé qu'on pense pendant la fin du monde, maman a eu le temps de construire des affaires. En faisant de la menuiserie, j'écoutais le livre audio d'Hillary Clinton. Elle, Junior, ce n'était pas le genre à faire son pain maison, mais disons qu'elle avait une chose ou deux à dire sur l'échec. C'est donc au milieu du bran de scie que ta mère a appris à relativiser.

**« Sometimes a burrito bowl, is just a burrito bowl »**  
— Hillary Rodham Clinton

Durant la fin du monde, les vieux étaient en captivité. Ce n'était vraiment pas drôle. J'appelais ta grand-maman souvent parce qu'on n'était pas dans la même ville et que ça m'inquiétait. Heureusement, elle était en santé chez elle et non dans le CHSLD. Non, un CHSLD c'est pas une drogue Kid et c'est vraiment moins l'fun qu'on pense.

**« Change-toi les idées, fais quelque chose qui va te faire plaisir » — Claire Frenette**

À un moment donné ta maman était tannée de la fin du monde et elle s'est acheté un gâteau à la crème glacée. Non, c'était pas sa fête...

**« Sometimes a DQ cake may help » — MH Frenette-Assad Sr.**

Alors en résumé, Junior, la fin du monde c'était long, plate, avec des moments inspirants et d'autres, très anxiogènes.

Mais là Kid, pense plus à ça la fin du monde. Enlève ton sac d'école et ton petit scaphandre et viens coller maman. On va écouter un *Star Wars*.

33

marie-hélène frenette-assad

**marc-  
alexandre  
reinhardt**

20 mai 2020

Chère Marie-Hélène,

Je te remercie pour cette invitation à réfléchir, sous forme de lettre, à «notre monde qui commence à s'effondrer». De prime abord, je l'ai comprise comme une manière de sortir du confinement imposé par l'état d'urgence sanitaire. Dans nos intérieurs devenus soudainement plus étanches et étouffants, des espaces domestiques aux aménagements policiers du territoire, écrire apparaît comme un genre d'issue, un extérieur où se rencontrer par-delà les mesures de distanciation sociale.

Il ne faut pas non plus (trop) se leurrer et appeler au déconfinement en réaction à la peur et aux mesures que provoquent les risques actuels. Nous ne sortons jamais réellement de confinement, nous pouvons plutôt en aménager les espaces pour tenter d'en conjurer les violences, de réduire les méfaits qu'il autorise, de prendre soin et *faire part* d'une puissance d'agir malgré tout. Au lieu de se déconfiner, essayons plutôt d'organiser nos confins. En réponse au « présent précaire », à cette vulnérabilité partagée, il s'agit de s'occuper de nos confins, de ces espaces situés aux bords de la fin d'un monde, c'est-à-dire, au commencement d'autres. Aux confins de nos intérieurs, il y a le seuil d'un agencement possible. Pas de sortie.

«Que faire quand votre monde s'effondre?». Cet effondrement, je l'éprouve physiquement et émotionnellement : l'anxiété diffuse, la culture de la peur et de la méfiance, la perte des occasions d'une présence commune dans une galerie, dans une salle de théâtre, une cuisine, un jardin, une manifestation... Je suis incapable de répondre à cette question en ce moment, sinon par d'autres questions : comment, dans ces circonstances, ne pas devenir immunisé(e)s aux rencontres, à la saine contamination, aux liens vivants à travers lesquels faire monde ?

Apprendre à vivre dans les ruines du capitalisme, ce n'est plus uniquement aménager ce que Hannah Arendt appelait un « espace d'apparaître » où des liens sont fabriqués dans la distance qui sépare nos confinements individuels. L'organisation de nos confins doit se faire à une panoplie d'échelles et ne pas se réduire à « l'espace public » de productions humaines. Celles-ci ne sont que des parcelles (ce que Anna Lowenhaupt Tsing appelle des *patches*) dans un enchevêtrement humain et non-humain de récits, d'espèces, de virus, de bactéries, de traces vivantes où surgit, incontrôlable, du « commun latent » [*latent commons*]. Tsing propose de cultiver une attention à ces enchevêtrements, une tâche anthropologique (et non anthropocentrique) que je traduirai par un « art du faire part » [*arts of noticing*]. Comment donc *faire part* de la rencontre d'un virus ?

Si la tâche de l'artiste consiste à configurer nos peurs et nos appréhensions, à leur donner une forme afin de mieux s'accorder aux troubles que nous habitons, de *faire part* de formes de vie imprévisibles, je ne crois pas pouvoir cesser de m'acharner. Cela revient peut-être, dans sa plus simple expression, à « croire non pas à un monde meilleur, mais au lien de l'homme et du monde, à l'amour ou à la vie, y croire comme à l'impossible, à l'impensable, qui pourtant ne peut être que pensé » (Deleuze). Et dans l'incertitude vive du moment, j'ai la certitude de ne pas être seul.

Amitiés,  
Marc A. Reinhardt

# sylvette babin

27 mai 2020

Cher (chère) ami(e). virtuel(le),

J'hésite à te parler de ce qui me préoccupe de plus en plus depuis quelques années : notre rapport au monde, notre impact sur l'environnement, le vivant humain et non-humain. Je m'inquiète d'être infidèle à l'art qui a toujours autant besoin de ses émissaires, mais je crains aussi que l'art devienne secondaire lorsque la vie s'effrite. Car soyons francs, en dehors de nos réseaux, à quelques exceptions près, le temps libre du confinement se consume probablement plus dans le visionnement de films, de séries ou de podcasts que dans l'appréciation de l'art contemporain.

Cela dit, ces dernières semaines, le milieu culturel a fait preuve d'une grande résilience et d'une réactivité impressionnante. Soyons créatifs, disait-on. Restons présents, occupons la scène virtuelle, brisons l'isolement, prouvons notre importance, notre indispensabilité. Survivons ! Nous voilà donc tous « réunis » dans nos initiatives numériques en invitant le monde à continuer de consommer de la culture pour le plus grand bien de l'esprit. Et j'y participe. Et j'y crois aussi bien sûr, puisque je crois aux multiples potentiels de l'art. Mais ne sommes-nous pas en train, nous aussi, d'engorger les réseaux de données qui nourrissent les puissants GAFA, tout en perpétuant la fuite en avant dans laquelle le modèle capitaliste nous maintient ? Ne devrions-nous pas mettre en pause cette surenchère culturelle et réfléchir à la manière dont nous pourrions contribuer à la décroissance nécessaire à la survie des espèces, la nôtre bien sûr, mais aussi les autres, animales ou végétales ?

L'idée n'est pas de faire porter aux artistes, déjà conscientisé(e)s, tout le poids du changement social, mais bien de nous donner le temps d'être d'abord des citoyen(ne)s qui participeront aux réflexions et aux actions concrètes visant une transformation essentielle du monde après la crise. *Ça va bien aller*, dit-on. Et je rage devant cette formule creuse parce que je crains qu'elle fasse miroiter un retour au confort aveugle d'avant le confinement. J'entrevois que lorsque *ça ira bien* nous recommencerons simplement à exploiter la Terre pour les bonnes raisons. Car elles sont toujours bonnes nos raisons : nourrir nos corps et nos esprits, relancer l'économie, faire fructifier nos entreprises, découvrir les beautés et les cultures du monde, avoir du plaisir, apaiser nos angoisses.

Je nous pose donc cette question : pourrait-on cesser de succomber à la tyrannie de la productivité, de l'innovation, de la promotion, de même qu'à celle du plaisir égocentrique qui nous amène à consommer toujours plus de ces aliments, de ces objets, de ces voyages et de ces données

numériques qui contribuent à nous maintenir dans une gourmandise insoutenable ? « On peut "aisément satisfaire" des besoins en produisant beaucoup, ou bien en désirant peu » écrivait l'anthropologue Marshall Sahlins. Devenir ainsi de tristes ascètes ? Prôner un nouvel ordre moral ? Non. Simplement oser vivre autrement.

En ce moment mon espace de confinement est rempli d'ouvrages portant sur des questions éthiques et environnementales. Ces auteurs et autrices qui parlent de climat, d'anthropocène et de capitalocène, d'écoféminisme, d'antisécisme et d'empathie pour le vivant, de résistance et de décroissance soutenable font écho à ce qu'est devenu notre quotidien sur Terre. J'aimerais t'en citer des pages entières, servir de lien entre ces livres et toi, allumer ou nourrir ton désir de repenser le monde avec ceux et celles qui en ont fait leur but. Dans son livre *Guérir du mal de l'infini*, le sociologue Yves-Marie Abraham résume en quelques mots ce que pourrait être ce modèle de décroissance soutenable dont la planète a tant besoin : « Orienter la transition vers des sociétés post-croissance : produire moins, partager plus, décider ensemble ».

Pourrait-on, au sortir de ce confinement, envisager ce grand basculement systémique ?

Le réalisateur et militant Cyril Dion le dit aussi, autrement, dans son *Petit manuel de résistance contemporaine* : « Nous avons besoin de rêver, d'imaginer quelles maisons nous pourrions habiter, dans quelles villes nous pourrions évoluer, quels moyens nous utiliserons pour nous déplacer, comment nous produirons notre nourriture, de quelle façon nous pourrions vivre ensemble, décider ensemble, partager notre planète avec tous les êtres vivants. Petit à petit, ces récits d'un genre nouveau pourraient mâtiner nos représentations, contaminer positivement les esprits, et, s'ils sont largement partagés, se traduire structurellement dans des entreprises, des lois, des paysages... Ces récits peuvent évidemment être portés par des artistes. »

C'est aussi à ces réflexions, et à ces actions en devenir, que j'aimerais occuper mon temps de confinement. Et toi ?

# eunice bélidor

3 juin 2020

JM chouchou,

Il est normal que cette lettre te soit adressée, toi avec qui je vis ce confinement et de qui je suis chanceuse de ne pas avoir à me distancier physiquement. L'UQO m'a invitée à leur écrire une lettre, un projet similaire à celui que je viens de faire à la FOFA. Qu'est-ce que c'est d'être invitée à écrire, quand il y a à peine quelques semaines (qui semble déjà plusieurs mois) je faisais la même chose? Suis-je si différente lorsque les rôles sont inversés?

Je pense beaucoup à notre mariage depuis qu'on est à la maison 24/7: les gens trouvent ça bien mignon les couples mixtes, mais c'est moins mignon quand notre couple dresse un portrait réel des conditions que le système nous impose. Partout dans le monde on voit les inégalités sociales que la COVID-19 entraîne, surtout pour les personnes âgées (ton milieu) et aussi les personnes BIPOC, pour la plupart des intervenant(e)s de première ligne, ou dans des situations précaires. Remarques-tu ces inégalités, ce fossé créé par la suprématie blanche? Les gens trouveraient ça moins *cute* d'avoir cette conversation, je pense.

Une phrase que je me répète sans cesse maintenant : *everyone's experience is different, unique, and legitimate.*

Je dois répondre à la question que faire quand notre monde commence à s'effondrer? Comme tu sais, la semaine dernière j'ai participé à une conférence sur le commissariat organisée par le CAPSL de Concordia. Dre Alice Jim y a parlé de *self-care* : avant que celui-ci soit coopté par les magazines et les influenceur(euse)s, le *self-care* était radical, féministe et BIPOC. On nomme nos traumatismes et nos besoins et on en prend soin, contrecarrant le capitalisme et la suprématie blanche. Pour moi, c'est là que se situe la réponse. Tu m'as déjà vue commencer à agir : je prends des journées où je travaille uniquement à prendre soin de moi et de ma santé mentale. Je ne peux pas sauver le monde, je ne peux rien changer à la présente situation. Tout ce que je peux faire c'est de m'assurer que je te retrouve de l'autre côté de tout ça en santé physique et mentale.

Tu te souviens de cette conversation chez Fred & PJ? PJ et moi pensions qu'il est important de prendre soin de soi, de se sentir apte et prêt avant de pouvoir aider les autres, tandis que pour Fred et toi, le bien collectif passe avant tout. Je pense au travail que je fais à la Galerie FOFA : dois-je penser aux artistes, à leurs projets avant tout, ou dois-je m'assurer d'être assez forte et lucide pour ensuite trouver des solutions à leurs diverses situations?

44

entretiens #4

Je cherche toujours à répondre également à la question que faire quand notre monde de l'art commence à s'effondrer? Encore là, pas de réponse, mais inviter ses pairs à partager leur point de vue sur la situation, se partager ses trucs et moyens de passer à travers, garder les institutions ouvertes et soutenir financièrement son équipe sont pour moi des solutions qu'on a trouvées, comme milieu, pour rester fort et résilient. J'espère qu'après tout ça, l'entraide, la solidarité, le soutien et le partage resteront nos valeurs, désormais.

À tout de suite, un verre en main,  
Eunice

45

eunice béldor

**marie-hélène  
leblanc**

10 juin 2020

Lettre à mon équipe de la Galerie UQO,  
(Jéréemie, Mirna, Jessica M., Jessica R., Jessica A., Camille)

Avant de me demander que faire quand mon monde s'effondre, il m'a fallu définir quel était ce monde en péril. Quand je constate mon emploi du temps des derniers mois, inévitablement je réalise que tous mes efforts sont consacrés à maintenir la Galerie UQO en vie, de garder réunie l'équipe qui fait sa force et de m'assurer que nous poursuivions notre mission en maintenant notre espace de travail fragmenté comme un refuge et une source de motivation, sous l'angle de la convivialité et du respect de nos réalités respectives.

Ce qui fragilise d'abord notre équilibre collectif c'est la distance. L'odeur de la galerie, l'odeur du thé et du café qui se préparent le matin, nos lundis matins rythmés par les anecdotes des derniers jours, le travail collaboratif, les *rush* de montage d'expositions, les expositions, les artistes, les commissaires invité(e)s, les professeur(e)s, les conférencier(ère)s, les visiteur(euse)s, l'organisation des vernissages, le développement de projets, les visites dans les écoles primaires et secondaires, la mise en commun de nos idées, la sueur de la pose de vinyle, les lunchs partagés, Marcos qui vient laver le plancher avec minutie, Pierre qui nous apporte le courrier en parlant de sa moto, les grandes tristesses, les encouragements, les fous rires, les réunions en personne, tout ceci constitue mon monde avant qu'il s'effondre.

Ce qui a précarisé les fondements mêmes de la galerie, ces derniers temps, ce sont les refus de nos demandes de subvention au CALQ et au CAC. Ces demandes sur lesquelles nous avons mis un effort collectif titanesque. En ces temps incertains, ces subventions nous auraient permis de réaliser des projets, des collaborations et des activités à la hauteur de nos grandes ambitions. Vous le savez, ces refus m'ont dévastée. Je suis habituée aux refus, ça fait quinze ans que j'en accumule, mais en temps de pandémie et à l'aube des cinq ans d'existence de la Galerie UQO, ils ont un goût plus amer que d'habitude.

Et puis il y a notre institution, l'UQO, qui est régie par le Ministère de l'Éducation. On peut bien être considérée telle une institution muséale – et la ministre de la Culture nous dire d'ouvrir – mais notre université est fermée pour le moment. Cette crise amplifie notre caractère bicéphale, étant à la fois ancrée dans un contexte universitaire et reconnue comme un organisme culturel. Il me faut, plus que jamais, démontrer à l'université notre valeur institutionnelle, nos engagements, notre fragilité, notre vision, notre force pour la communauté. Mais malgré tout cela, il y a la réalité du financement des universités en temps de crise, et il m'a fallu disséquer

48

entretiens #4

notre équipe temporairement. Ce fut la décision la plus difficile que j'aurai eu à prendre dans ma carrière. Je mets tous mes efforts actuellement à assurer une sorte d'équilibre pour poursuivre nos activités et rassembler toute notre équipe dans un même lieu sous peu.

Mon monde s'effondre aussi parce que dans le titre de mon poste, il n'y pas juste le mot directrice et toutes les tâches liées à la gestion, il y a aussi le mot commissaire et toute la recherche que cela sous-tend. Je m'ennuie des artistes, des visites d'atelier, de la réflexion sur les enjeux de présentation d'une exposition, sur les méthodes de mise en espace, sur les plans d'installation, sur la lecture et la rédaction de textes reliés aux enjeux de l'exposition, je me sens amputée de cette partie de moi qui consiste à penser, monter, fabriquer et démonter des expositions. Et je sais que la relation avec les artistes, et les expositions qu'ils et qu'elles proposent sont aussi pour vous ce qui donne sens à tout votre engagement à la galerie.

Comme vous le savez, chère équipe, j'essaie aussi de terminer mon doctorat. Mon exposition de fin de thèse est annulée à cause de la crise. Afin de stimuler mes réflexions en lien avec ma thèse, j'avais prévu initialement d'écrire une lettre à Carl von Clausewitz, pour le consulter concernant l'utilisation par les politiciens, les journalistes et maintenant la population générale d'un vocabulaire métaphorique issu de la guerre. Lui qui a rédigé le traité de stratégie militaire «De la guerre» me semblait la personne tout indiquée pour critiquer cette utilisation à tous vents des termes propres à la guerre dans un contexte tout autre, celui d'une pandémie. Le président français Emmanuel Macron a lancé le bal en annonçant le 16 mars : «Nous sommes en guerre». Depuis ces métaphores se sont propagées bien au-delà, et la guerre occupe le discours d'une planète entière. J'ai relevé, seulement dans *Le Devoir* des dernières semaines, l'utilisation de ce vocabulaire : guerre, temps de guerre, effort de guerre, Troisième Guerre, combat, tomber au combat, combattant, soldats, armée, armée décimée, général de l'armée, ennemi, alliés, commandement, poste de commandement, stratégies, tacticiens, recul tactique, tactique d'intervention. Je ne comprends pas comment cette métaphore a pu s'infiltrer aussi insidieusement dans le langage courant.

Pour ma part, je ne suis pas en guerre. Je propose plutôt une trêve à un rythme effréné de travail, d'expositions et de projets pour la prochaine année qui sera sous le signe du respect de nos réalités personnelles, de la bienveillance et du plaisir dans un travail de réflexion profonde sur le mandat d'une galerie universitaire. Alors mon monde effondré se reconstruira doucement, avec vous.

Camarades, vous me manquez tant.

49

marie-hélène leblanc

# gentiane bélanger

17 juin 2020

Bonjour Mirna, Marie-Hélène,  
ainsi qu'à tous les acolytes de la Galerie UQO,

Je vous écris de l'Estrie profonde (du *Far East* des Cantons de l'Est), où le flux printanier domine la déferlante inquiète de la pandémie. Ici, dans un lieu qu'on dit parfois péjorativement « *détimé* de fond de rang », les grands espaces placides, la fonte des neiges lente et silencieuse, l'égouttement incrémentiel de l'eau d'érable et les denrées disponibles chez les éleveurs et les maraîchers locaux, enrobent et neutralisent l'anxiété liée au confinement. S'ajoute à cela le soutien procuré par un filet social robuste - pour le moment. Décalage un brin schizophrénique, donc, entre la douceur d'un quotidien ralenti, et l'effritement (pour l'instant somme toute spéculatif, mais tout de même alarmant) de la vigueur sociale, culturelle et économique de notre société.

Beaucoup de regards accusateurs se braquent présentement vers ce que Zygmunt Bauman a très justement surnommé la « modernité liquide » et l'impact déterritorialisant d'une économie déracinée, violente et débridée. Bruno Latour aime cependant rappeler que la mondialisation n'est pas l'apanage de l'humain; que de tout temps, les bactéries et les virus « font leur petit travail de mondialisation » et traversent allègrement les frontières érigées par nos sociétés. La situation actuelle nous ramène à notre intrication profonde dans une complexité naturelle qui dépasse nos balises culturelles.

Il est indubitable que le règne microbien nous porte dans notre développement. Nous n'avons qu'à nous rapporter à l'importance, récemment découverte, de la contamination virale dans la phylogénèse des espèces et du microbiote dans l'ontogénèse des organismes. Nous constatons encore aujourd'hui la portée d'influence des virus, capables de bouleverser nos structures sociales. Force est de reconnaître, dans le sillage de Donna Haraway, que la vie microbienne constitue le principal agent historique de notre monde commun, et qu'il faut invariablement accepter de composer avec son agentivité.

Je ne crois pas que notre monde soit en voie de s'effondrer. Je pense plutôt que ce tsunami viral nous met en mouvement vers notre propre transformation, vers une nouvelle forme de résilience. La fragilisation actuellement vécue témoigne de l'importance de la transformation, du renouveau et de la réorganisation dans le cadre de systèmes naturels et culturels complexes, non linéaires et évolutifs. Notre désir de *durabilité* d'un état particulier se trouve confronté à la nécessaire *résilience* de dynamiques complexes en perpétuelle mutation sous l'élan de perturbations.

52

entretiens #4

Cette courte réflexion épistolaire m'amène à vous laisser sur deux images :

L'une provient d'un schéma produit par le collectif Spurse, qui retient du principe de résilience un cadre philosophique lui permettant de penser les formations sociales et naturelles comme des entités en perpétuelle mouvance, en constant devenir, et profondément connectées à leur cadre matériel/biologique. Reconsidéré à la lumière du contexte actuel, ce schéma de Spurse me rappelle l'importance de réfléchir notre appartenance au monde, plutôt que de s'illusionner dans une prétendue maîtrise de ce dernier.

L'autre image présente un enchevêtrement de matérialités naturelles et anthropiques, tenues ensemble par une gangue de lichen. Ce brouillamini me ramène à Donna Haraway, qui réitère souvent que « Nous sommes et avons toujours été des lichens ». Pour parvenir à nous comprendre en tant qu'humains, nous devons entrevoir notre propre hétérogénéité et reconnaître les forces vives qui nous traversent et informent notre devenir.

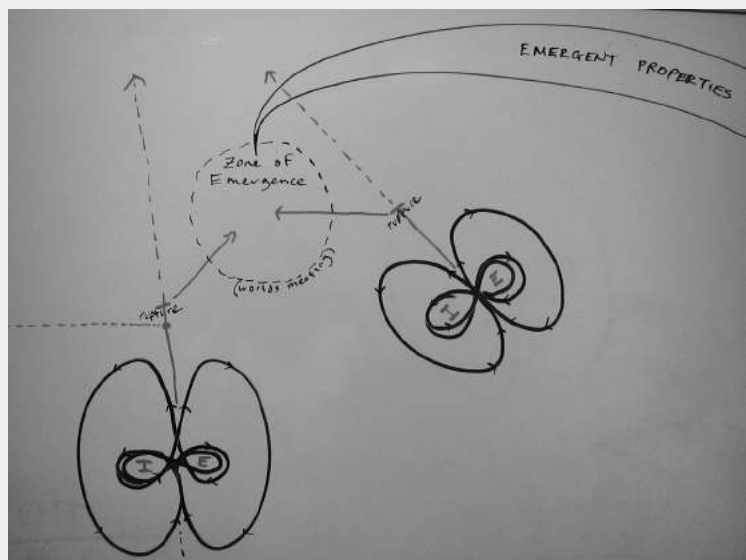
Je vous espère en relative sécurité durant cette période de bouleversements, et je vous souhaite des occasions de vous adonner à la seule micro-action qui me vienne intuitivement à l'esprit pour cultiver notre résilience : mettre les mains à la terre et jardiner.

Amicalement,

Gentiane

53

gentiane bélangier



Spurse, *Diagram of Emergence*, 2012. Projet de résidence *Eat Your Sidewalk*, Galerie d'art Foreman, Sherbrooke. Photo : Gentiane Bélanger. Avec l'aimable permission des artistes.



Lichens, Carlisle, Royaume-Unis. Photo : Gentiane Bélanger.

simon  
brown

24 juin 2020

Chère cousine,

As-tu vu ça ? Notre branche brasse un gros vent. Ça se prend bien, un soulagement qui soulage. Pour rester proche, pour respirer. Les cocottes s'opposent au geste individuel. Toutes dans le même sac ? Presque toutes. Qui n'aime pas le ciel ?

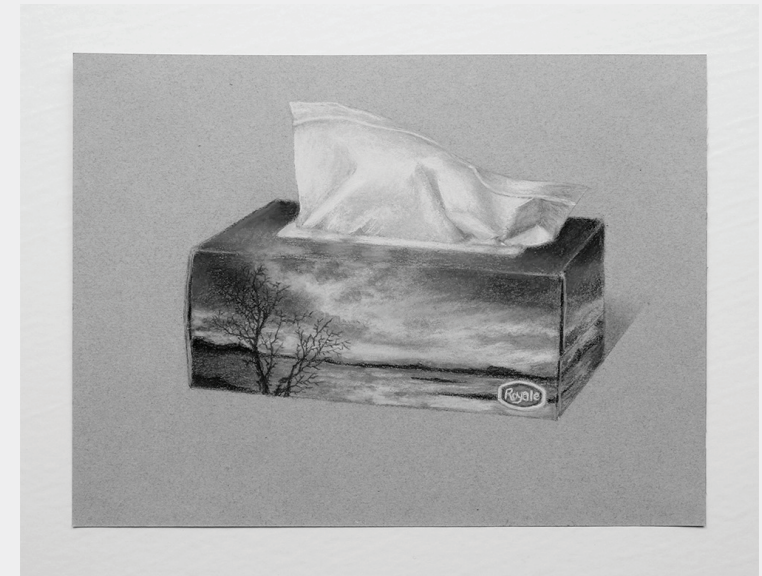
Peu importe, on est la pâte blanche. Blanche blanchie, c'est pour dire. Sous une bâche loin de la mer. Qui flotte en douceur, entre doigts collants. Propre, fraîche, lentement dépliée. Toi, moi, puis les autres. Fleurs défaites, deuils en vrac. Qui s'empilent, qui se tassent, qui se retrouvent. En spécial, 1,29 la boîte. Il n'y a plus rien qui s'ouvre.

Mais quand même. Le germe pousse, la pousse monte. Carton autour, alléluia. Sale, humide, taché. Là où passe la lumière. On est le trajet d'avance, dans le vent, odeur d'arbre pétrochimique. Jeté, froissé, serré en poing. Notre éponge, elle existe. Ça n'a jamais été une question d'orifice. Pour oublier noms, blessures, boutons. La branche cassée, on la connaît depuis toujours. Laisse tomber larme qui tombe. En sang, en poche, par terre, partout. Laisse tomber le linceul. C'est un mouvement sincère, sans lotion, 100 % recyclé. Comprendre, non merci. C'est toi, c'est nous, c'est le vent. C'est le même vent.

Je t'embrasse,  
S.

58

entretiens #4



\* Mille mercis à Vincent Bonin pour les discussions autour du kleenex, et à Marilyn Farley pour son magnifique dessin.

Marilyn Farley, sans titre, 2020.

**jessica  
arseneau**

1<sup>er</sup> juillet 2020

Lettre d'amour aux visiteurs et aux visiteuses,

*Que faire quand votre monde s'effondre ?*

Mon monde, c'est le public des galeries et des musées d'art. Mon rôle, comme je le perçois, c'est de faciliter un processus collaboratif de création de sens dans l'espace d'exposition.

Mes yeux s'illuminent quand, au travers d'explorations communes, nous réfléchissons, par l'art, au monde dans lequel nous vivons ainsi qu'à nos actions et interactions dans ce monde. J'apprends autant et même certainement plus des visiteur(se)s qu'ils apprennent de moi. Selon mon expérience, une multiplicité de regards aux expériences de vies diverses construit une interprétation plus intéressante qu'un individu seul, même érudit, ne peut le faire.

Je suis médiatrice culturelle, interprète, facilitatrice, guide, animatrice, éducatrice muséale. Termes multiples, qui semblent tous perdre leur sens quand le public et l'art ne peuvent plus se rencontrer dans un espace physique.

Comment l'éducation muséale peut-elle contribuer au monde quand le musée n'est plus un lieu tangible ?

Comment s'appliquer à créer de nouvelles modalités quand notre rôle peut sembler superflu et est remis en question ?

Avant d'être médiatrice, j'étudiais l'écologie. Un feu de forêt, bien qu'il soit généralement considéré tragique par l'humain, est (pour certains types de forêts) un événement nécessaire permettant à des espèces d'arbres (par exemple, les arbres à cônes sérotineux) d'ensemencer le sol. Le feu n'est pas une fin, simplement un changement, l'aube d'un renouveau.

Je suis passée de l'écologie à l'art non pas par amour de l'art « pour » l'art, mais par amour de l'apprentissage « par » l'art. Parce que j'ai la conviction que par la combinaison de l'art et d'une facilitation ouverte, à l'écoute et présente, beaucoup est possible. Le monde est mis à découvert, nos préjugés sont exposés et les possibilités communes se dévoilent. Cette crise, comme l'art, expose nos préjugés, les inégalités, les failles de nos systèmes. Comme le feu, elle semble et est ravageuse. Mais comme un feu de forêt, elle aura un après.

C'est pourquoi, tout comme la collaboration créatrice de sens nous emporte toujours plus loin dans l'espace d'exposition ; tout comme le feu génère un renouveau ; j'ai espoir qu'en regardant attentivement, ensemble, notre monde actuel en crise nous pourrions générer un monde meilleur, plus bienveillant et durable pour demain.

Jessica

**dalie  
giroux**

**8 juillet 2020**

Notules sur l'effondrement de « notre monde » et invitation à la grève générale  
(à l'invitation de la Galerie UOO)

« *I believe the entire world is descendants from shacks* »  
Beverly Buchanan, « Ruins and Rituals ».

« Que faire, demande-t-on avec Anna Tsing, quand votre monde commence à s'effondrer ? Il me semble que la première chose à dire est que « notre monde », je parle évidemment à mes contemporains, quels qu'ils soient, ne fait pas que « commencer » à s'effondrer. Il me semble que ce monde-là s'effondre depuis une bonne cinquantaine d'années. Il me semble que je suis née, comme mes contemporains, en plein effondrement.

Et quel est-il d'ailleurs, ce monde, « notre monde » ? Il est le monde d'une certaine culture, c'est-à-dire d'une manière de vivre, qui se met en place au terme d'un cycle civilisationnel - disons pour faire vite, occidental - où les forces d'organisation que sont les accumulateurs de répression et de valeur (l'État et le capital, selon les formes que nous leur connaissons) ont atteint un point de monopolisation et de saturation de la vie terrestre, qui est en même temps un point de destruction continue et accélérée du « monde », cette sphère commune de l'habitable.

Les vecteurs de destruction propres à ce mode d'existence par l'accumulation de puissance dont les effets sont les plus immédiats, les plus visibles, et en conséquence les plus difficiles à nier sont l'augmentation de la vitesse et l'élimination de la friction (pour augmenter le cycle magique valeur/marchandise), la concentration de la population (dont le corollaire est le nettoyage du territoire pour son exploitation), et l'assèchement des milieux humides (sablières, béton, asphalte, trous de mine, drainage, enfouissement). Comme disent les vieux, « si tu as des yeux, tu vas le voir ».

Nous avons vu les images de crocodiles qui s'installent à demeure dans les piscines creusées de maisons de banlieues américaines saisies par les banques pendant la crise des *subprimes* en 2008. Nous voyons bien que l'île de Montréal est une *slabe* de béton qui scelle dans sa totalité un écosystème qui a permis aux humains d'y vivre librement depuis la fin de la dernière glaciation. Nous sommes contemporains de l'accident nucléaire de Fukushima en 2011, l'année où une communauté de squatteurs de la pointe de Moisie a été expulsée par le ministère des Ressources naturelles et la Ville de Sept-Îles : dans les deux cas, notre fin du monde imperceptible, comme une explosion sous-marine. Nous sommes témoins du fait que les très riches aménagent des bunkers antinucléaires aux confins du territoire occidental,

66

entretiens #4

et qu'existe un marché immobilier de la préparation à la catastrophe. Nous savons que le gouvernement du Québec post-COVID va lancer un chantier pour créer un « troisième lien » entre Lévis et Québec, et qu'il s'agit de notre forme de vie, de notre manière d'habiter la terre, toutes et tous autant que nous sommes, même si on est contre, même quand on est contre. Nous voyons bien comment une pandémie globale révèle : 1) la dépendance sordide du grand nombre (et l'identification fusionnelle) aux accumulateurs de puissance qui produisent cette destruction du monde; 2) à quel point le rapport au « monde » est réductible à la métempychose numérique.

Que faire, donc, alors que nous sommes les contemporains de l'effondrement, alors que nous ne connaissons rien d'autre que l'effondrement ?

Je dirais :

Faire face au déni par lequel nous continuons d'opérer ce monde effondré au quotidien en tant que monde viable.

Identifier par quelle nécessité psychique et matérielle nous ne voyons pas (n'avons pas les moyens de savoir) que le monde que nous habitons est l'archive d'une autodestruction rapide.

Se coordonner, n'importe qui, n'importe quand, n'importe où, pour repartir sous un autre nom, pour vivre, tout de suite, à corps perdu, autre chose.

Une action politique réaliste et soutenable : ne pas retourner « au travail », faute de temps, faute de foi, par nécessité. Et si toutefois on retourne au travail, il faudrait que ce soit en faisant semblant de travailler – vivant ainsi une double vie, cessant tout déni de l'effondrement dont nous tirons notre subsistance et qui nous tue.

Initier de manière EXPÉRIMENTALE et EMPIRIQUE une transvaluation radicale de l'habitation que nous produisons par l'inconscient des gestes, des paroles, des actes de tous les jours. Ce que nous mangeons, la manière dont nous nous logeons, notre capacité à soigner, ce à quoi et comment nous éduquons, les échelles de l'action commune, les rapports avec les plantes et les animaux, le chauffage des maisons, le déneigement, l'eau potable. La subversion de l'habitable : seule urgence, lieu ubiquitaire de l'usage libre des RUINES (l'autre face de la valeur, sa concrétude dés-appropriable). Se faire des cabanes. Parce qu'il faudrait que la prochaine fois, l'an prochain, n'importe quand, le trébuchement du capitalisme ne change rien à nos vies.

Sortir du confinement, et créer des confins habitables. Avec nos corps fragiles et alliés, dans un esprit criminel de détournement, par le JEU et l'ART – sans recourir à la valeur, sans recours à la répression.

**Note un peu plate, mais vraie : ça ne se passera pas, en tous cas pas principalement, sur internet.**

67

dalie giroux

# jessica ragazzini

15 juillet 2020

Cher contemplateur et chère contemplatrice de mon inaction,

Ce virus, c'est mon deuxième 11 septembre. C'est ma Guerre mondiale. C'est cet évènement qui serpentait entre les pieds du 21<sup>e</sup> siècle, que l'on redoutait secrètement. Quand il s'est révélé entièrement à nous, quand il est devenu «réel», les gouvernements ont mis bien trop longtemps à réagir.

Moi, je suis comme eux.

Je n'ai «rien fait». J'ai bien trop longtemps refusé de voir l'évidence.

Et maintenant. Qu'est-ce que je fais alors que le monde autour de moi s'écroule?

Les artistes, je les admire. Ils et elles ont cette faculté de poétiser la plus atroce des émotions. Une poésie qui les délivre sans doute autant qu'elle délivre les regardeurs.

Mais que faire quand nous sommes incapables de dessiner, de peindre, de photographier...? Que faire quand nous sommes incapables d'écrire? Que faire quand nous sommes incapables de parler? Que faire quand nous sommes incapables de hurler tout ce que l'on pense et ressent?

Dans un monde à la dérive, je m'accroche à mon imaginaire silencieux et sans image, à mon informe transmission neuronale. La seule chose que je fais finalement, c'est penser.

Comment définir cette action-non-action? Je ne sais pas. La mise en mots me semble insignifiante et impossible. Je ne pense pas comme il le faudrait.

Je fixe mon plafond blanc. Une douleur me traverse, comme pour me rappeler que tout ça existe et fait mal.

Mère, p'tit frère, grands-parents, père, famille, conjoint, ami(e)s, inconnu(e)s... tous.

Je pense à une gare. Cette gare où vous êtes au moins une fois venus me chercher en France, au Canada, en Irlande, en Allemagne, en Italie... Je pense à ces universités, à ces musées, à cette Galerie. Je pense à ce qui se passe dans ce monde autant que dans *Mon* monde.

Je pense.

70

entretiens #4

Je pense. J'éprouve beaucoup. Je hais aussi. Je rêve parfois. Je cauchemarde très souvent. Je fais des insomnies en permanence, même quand je dors.

Alors, je me pense. Encore. Encore. Encore. Et encore. Je me lève tôt pour demain, je me couche tard pour ce soir.

Penser, c'est tout ce que je sais faire, même si je le fais mal. Ces pensées me seront éternelles.

Et toi, je te souhaite de tout mon être de penser.

Jessica R.

71

jessica ragazzini

**michèle  
thériault**

22 juillet 2020

Cher Hikari,

Tu ne me connais pas et je sais que tu parles peu et j'ignore également quelle est ta compréhension du mot écrit. Parce que tu es le fils de l'auteur japonais Kenzaburô Ôe et que tu es indissociable de son écriture, tu as une certaine notoriété. Je pense te connaître un peu, et tu me fascines. Sais-tu à quel point tu apaises ma respiration, tu rajustes le déséquilibre ? Ton seul être permet l'invention, comme le disent Anna Tsing et Isabelle Stengers, de « possibilités de vie » qui se déclinent ici entre la réalité et la fable. La distinction m'échappe, ton existence littéraire me suffit pour donner un élan à la vie, pour contrer mon propre effondrement. Ton apparition répétée dans les récits de ton père est une réflexion profonde sur la viabilité, tout comme le champignon japonais *matsutake*, le champignon de la fin du monde de l'anthropologue Anna Tsing.

Dans les récits de ton père tu es Mori, Eoyore, Akari, cet être handicapé intellectuellement et physiquement mais d'une rare intelligence sonore. Un langage complexe a surgi de toi à l'âge de six ans dans ta capacité à reconnaître précisément le chant des oiseaux, et les sons formés par la musique classique que tu écoutais. Plus tard tu as écrit des sons et es devenu compositeur. Lui, ton père, l'écrivain, se nomme Bird, K, Kogito et au fil de ses récits, c'est toujours de ton existence dont il s'agit ou plutôt du comment vivre avec l'être-limite que tu es. C'est ce qui me captive et m'instruit dans tes histoires, qu'elles montrent une vie riche en perturbations et indéterminations et que cela tienne. À la fois source constante de préoccupations pour ta famille et objet d'une transformation artistique radicale chez ton père, je me demande si tu as saisi le dilemme moral que tu as occasionné dès ta naissance ? Ta venue au monde avec une excroissance de l'encéphale a créé la stupéfaction et la tourmente, ce fut un effondrement. Ton père a souhaité ta mort. Mais ta vie est devenue l'impératif d'une écriture, le travail d'une vie d'écrivain mais aussi celui d'une vie de père, de mère, de sœur et de frère. Un enchevêtrement incongru, imprévisible, difficile, hors norme de possibilités de vie surgissant dans une friction constante entre ceux et celles qui t'entourent et la société dans laquelle tu vis, mais qui s'avère un « agencement viable » comme dirait Stengers.

74

entretiens #4

Cher Hikari, je crains que cette lettre ne te laisse perplexe, voire t'ennuie. Peu importe, tu es après tout un personnage qui existe dans la littérature, tu ne t'appartiens pas tout à fait. Dans la suite de l'effondrement il fait bon de s'imbriquer dans ta vie, ta forme de vie, dont de multiples facettes me demeureront cachées. Je t'écoute et t'observe, dans ton lourd corps d'homme avec ses crises d'épilepsie, ses pulsions sexuelles, ses obsessions, ses odeurs. Ton existence tranquille renferme une étonnante agilité qui fait partie de la constitution du monde.

Merci.

75

michèle thériault

**jérémie  
rousseau**

29 juillet 2020

Aux lecteurs et lectrices interpellé(e)s,

Plusieurs ressentent une angoisse frappante liée à leur isolement forcé. Selon les témoignages m'environnant, une constante insécurité originare de la rupture de nos routines et de nos habitudes nous envahit; un sentiment d'emprisonnement brimant notre liberté et notre besoin d'interactions sociales nous hante. Notre futur semble incertain et le monde tel que nous le connaissons laissera place à une ère nouvelle.

J'admets de ne pas être immunisé face à cette anxiété commune qui engendre des répercussions physiques en moi. Jusqu'à aujourd'hui, je déniais couramment l'existence de mon stress en blâmant l'épuisement et mes maux au niveau de l'estomac sur les nutriments ingérés au courant de la journée. Les oignons et l'ail, le quinoa et les pois chiches, le tofu et la protéine de soya, etc., étaient tous des excuses afin d'ignorer ma peur du manque de temps et d'investissement. Pourtant, au cœur de mon processus de recherche-crédation, je m'intéresse avec distanciation aux répercussions liées aux valeurs du système néolibéral axé sur la performance issue du rêve globalisé de la prospérité capitaliste. Avec un recul forcé de mon environnement de travail, je constate maintenant les retentissements quotidiens liés à ma propre obsession envers un concept de performance idéalisée.

Originellement dédiacés par un alter ego, tel un pseudo-héros, les brouillons de cette lettre devaient essentiellement être une réponse reconfortante et impersonnelle à la question : « que faire quand votre monde commence à s'effondrer ? » (une question soutirée de l'ouvrage *Le champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*, réalisé par Anna Lowenhaupt Tsing en 2015). À défaut d'être capable d'en parler librement ou de me concentrer, l'écriture de cette lettre fût en soi un exercice thérapeutique. Le processus de rédaction a éveillé en moi un besoin urgent d'engager une réflexion rétrospective sur mon propre mode de vie. Je sentais autrefois la nécessité de travailler des périodes de 14 jours consécutifs par l'intermédiaire d'emplois de jours et de nuits en y ajoutant l'école, le travail de recherche et les contrats. Je me retrouvais parfois à cumuler 16 heures de travail en une journée, et ce, sans répit. M'accorder du temps personnel était devenu une source de stress suivie d'un sentiment de culpabilité. Je me répétais que le sacrifice du bien-être actuel m'assure un coussin financier afin d'investir dans une propriété immobilière ainsi qu'au sein de ma pratique artistique, dont j'ose espérer pouvoir en « survivre » un jour. Maintenant, avec du recul,

je constate que je devais souffrir de démence. Cette pause du quotidien m'a permis de me reposer, de me recueillir et d'apprécier mon temps personnel. Comme mes proches le mentionnent, mes couleurs se sont revitalisées. Malgré que je sois hâtif de reprendre mes activités, je perçois le confinement d'une approche positive.

Jérémie Roussel

**jakub  
zdebik**

5 août 2020

## Isolation on a Desert Island

Jakub Zdebik, PhD  
University of Ottawa

Dear Co-Castaways,

Sometime in the middle of the previous century, Gilles Deleuze wrote a brief text about desert islands.<sup>1</sup> Our sudden condition of isolation is a fitting time revisit this short, arcane essay about imaginary geography. We are shipwrecked on our own theoretical island of social distancing, somewhere between solitude and loneliness. Deleuze's "Causes et raisons des îles désertes" functions as a map delineating environmental, economic, and artistic spaces. It tells us how we got there, what pitfalls to avoid, and how to stay put.

1. There are two types of islands: oceanic and continental.<sup>2</sup> One suddenly appears in the middle of the ocean while the other drifts away from a land mass. Both are the result of an elemental struggle.<sup>3</sup> These two kinds of islands illustrate our present condition: its sudden emergence seemingly out of nowhere and our consequent drift toward isolation.

We have been blindsided by the elements. Deleuze tells us that in order to inhabit a desert island, we must believe the elemental turbulence of nature has come to rest. The elemental is tucked away to carry on.

Today, the elemental we thought we had surmounted, resurgence. Our control over nature is a fiction we believe in so that we may go on. But the elemental unrest is always there, ready to surge forth as when we promiscuously encroach on environmental boundaries. This is how we got here.

2. Our economy is under scrutiny. With lucidity, we see where we don't want to be. Like Robinson Crusoe, we may be tempted to pull everything from our wrecked ship and recreate our past life. This effort to salvage a copy of capitalist society is awkward in unstable conditions. One thing is clear: we cannot keep doing things as we have. It is as absurd as Crusoe taking parts of his wrecked ship onto the shore to replicate society as he knew it upon unstable sands. Instead of trying to recreate the impossible, this must be an opportunity to create something different. After all, it took the present eruption to widen the social safety net.

Isolation is an opportunity for a castaway. Deleuze seems to equate separation with creation, saying that a more separate and more creative human gives the island a "dynamic image of itself."<sup>4</sup> The island must not be a stencil of an established society but a map of things to come.

3. The island represents isolation as a starting point of origin for re-creation. It can be a reset button. A blank slate. The desert island is blanketed in a haze out of which the possibility of new visions materializes.<sup>5</sup> The island can be a virgin matrix, an open field for artistic potentialities.<sup>6</sup> A stage full of utopic potential, energized by creative art. An island exists in a state of "creative condition."<sup>7</sup> In fact, this creative condition becomes an aesthetic mission: to discover the "conditions under which something new is produced."<sup>8</sup> Why is the isolation on our island a creative state? "Because we can imagine it as separate from the rest of the world, an island," Deleuze suggests, "is a place from which the world itself might be created anew."<sup>9</sup>

We, the castaways, take note of what we sorely lack on this plane of isolation. But in the absence of the familiar, there exists the potentiality of a world to come.<sup>10</sup>

82

entretiens #4

83

jakub zdebik

<sup>1</sup> Gilles Deleuze, "Causes et raisons des îles désertes," in *L'île déserte et autres textes: Textes et entretiens 1953-1974*, ed. David Lapoujade (Paris: Minuit, 2002), 11-17.

<sup>2</sup> *Ibid.*, 11.

<sup>3</sup> *Ibid.*, 12.

<sup>4</sup> *Ibid.*, 13.

<sup>5</sup> "Haze is the first state of nascent perception... To see through haze is to have blurred vision—the rough outlines of a hallucinatory perception a cosmic grey." Gilles Deleuze, *Essays Critical and Clinical*, trans. Daniel W. Smith and Michael A. Greco (Minneapolis: University of Minnesota Press, 1997), 115.

<sup>6</sup> Vanessa Brito, "L'île déserte et le peuple qui manque," in *Gilles Deleuze et les images*, ed. François Dosse and Jean-Michel Frodon (Paris: Cahiers du cinéma/Institut national de l'audio-visuel, 2008), 72.

<sup>7</sup> Tom Conley, "The Desert Island," in *Deleuze and Space*, ed. Ian Buchanan and Gregg Lambert (Edinburgh: Edinburgh University Press, 2005), 212.

<sup>8</sup> Daniel Smith and John Protevi, "Gilles Deleuze," *Stanford Encyclopedia of Philosophy* (Winter 2015), ed. Edward N. Zalta, <https://plato.stanford.edu/entries/deleuze/>.

<sup>9</sup> Peter Hallward, *Out of This World: Deleuze and the Philosophy of Creation* (London: Verso, 2006), 23.

<sup>10</sup> Marie-Claire Ropars-Wuilleumier, "Image or Time? The Thought of the Outside in *The Time-Image* (Deleuze and Blanchot)," in *Afterimages of Gilles Deleuze's Film Philosophy*, ed. D. N. Rodowick (Minneapolis: University of Minnesota Press, 2010), 28.

**jessica  
minier**

12 août 2020

Chère directrice de mémoire,

Bien que cela fasse près de cinq ans que nous nous côtoyons dans le contexte universitaire, nous nous connaissons bien peu sur le plan personnel. Vaguement, j'ai entendu parler de la construction d'une maison. Rapidement, j'ai mentionné avoir un cheval. Sans trop de détails.

Quand j'ai entamé ma deuxième année de maîtrise, je me suis remise à l'équitation, un passe-temps délaissé en raison des études. Pourtant, les chevaux me permettent de déconnecter du travail. Ils me libèrent de mes préoccupations quotidiennes et me rappellent de relativiser.

Depuis maintenant un peu plus d'un an, je partage ma vie avec Nymphé, une jolie et costaude jument canadienne. Quand je l'ai vue pour la première fois sur la ferme où je faisais de la demi-pension, ce fut le coup de foudre. Sa propriétaire du moment souhaitait toutefois la mettre en vente puisqu'elle n'était pas entraînée.

Pour tenter de la garder sur place, j'ai travaillé avec elle. Pour une des rares fois de mon existence, je me suis laissée guider par mon instinct. J'ai pris le temps de développer un lien de confiance. Toujours, elle a été patiente et m'a laissée faire mes erreurs. Ensemble, nous avons appris et grandi. Et elle a gentiment accepté de me laisser la monter.

Malgré mes efforts qui portaient leurs fruits, la propriétaire ne pouvait pas la garder. J'ai donc décidé de faire le grand saut et de devenir officiellement l'*humain* de Nymphé. Avant elle, rien ni personne ne pouvait me faire perdre la notion du temps et faire passer par la fenêtre toute l'ampleur de mes tracas. Elle était, et est toujours, ma thérapie.

\*

En mars dernier, nous avons été prises de court par cette pandémie et à des niveaux que je ne pouvais même pas imaginer, encore moins prévoir. Pour moi, le printemps rimait avec la remise d'une première version de mon mémoire. Dans les faits, j'étais complètement engourdie. Un peu comme une mouche à moitié dégelée au printemps.

Finalement, le printemps a rimé avec la gestion du cycle sexuel de ma jument. Le printemps amène les chaleurs et Nymphé vivait dans un troupeau incluant un poulain non opéré. Étrangement, à un certain point, je connaissais mieux son cycle que le mien.

Alors que nous étions en confinement, je devais gérer son isolement du troupeau. Alors que je devais rédiger mon mémoire, j'allais à la ferme pour lui apporter de l'eau. Alors que je devais poursuivre mes recherches, je cherchais plutôt une écurie qui pourrait nous accueillir en pleine pandémie.

Et puis, j'ai trouvé.

J'ai trouvé le paradis des chevaux.

J'ai trouvé un havre de paix pour les propriétaires de chevaux.

Maintenant que nous sommes bien installées, que nous sommes bien entourées, j'ai ce grand besoin de prendre le temps. J'ai besoin de ralentir, voire de perdre la notion du temps. J'ai besoin de faire taire mes inquiétudes et d'arrêter de travailler trop, tout le temps. J'ai besoin de temps de qualité avec Nymphé.

Enfin, chère directrice, si je ne réponds pas à mes courriels dans l'heure ou dans la journée, ne sois pas surprise. Ne sois pas fâchée. Ne me cherche pas. Je suis fort probablement à la ferme, en pleine thérapie. Peut-être bien dans le champ en train de démêler paisiblement la crinière de ma jument.

Avec toutes mes amitiés,

JM

**hannah  
levy-galdino**

19 août 2020

My world began to collapse when I realized that I had no job for the summer anymore; when my university residence building put out a message asking everyone to move out as soon as possible; when I realized I would not be able to see my unrelated loved ones for possibly a few months.

What did I do? I spent hours of my day reading about the virus and the horrors of Italy. I felt helpless as I read about the thousands of battered women victims of domestic violence, of the refugees and disenfranchised communities suffering. It is just too much to digest. I tried not to become numb to the sort of others far away or around me. I procrastinated on schoolwork because I was not motivated for anything. My world has transformed into something so ugly, and I was angry because this was the fault of the wealthy minority. I tried to keep myself busy, but as soon as I moved back into my childhood home, I stopped trying so hard. My world continues to collapse and I have been in a state of dissociation, stuck in limbo for two months so far.

I wake up between noon and 2 p.m. I feel grimy and tired, despite sleeping for a full ten hours. I smoke some weed and eat a bowl of cereal. I spend up to six hours on my phone, smoke more weed, and have dinner. These are the worst days. They are also how most of my days have gone since the beginning of physical distancing.

Do you know that I had the next year of my life planned out ahead of me? It was perfect: I would have been working as a music teacher, doing what I love. I was excited about spending the summer months with my friends. I was planning to change universities and cities, to embark upon a new music program in September. It was a big change, and I was so thrilled to work toward it. Now I do not know when and if it will happen. On the other hand, how I can still make it happen. That is what immobilizes me on the bad days. It even makes the music I love to play futile. It creates an eerie, hollow silence within me.

While I have been angry and depressed most days, some days I find this manic hopefulness bubble up inside me. I am living in a time of great uncertainty and change. We will never be able to return to normalcy, to the depressing routine of everyday life. As a young student artist, normalcy was never very appealing. I've seen my friends feel hopeful despite the scariness of our future; perhaps these are the circumstances necessary to build a better society for everyone. However, such hope is merely a beginning. With hope, we can struggle for a better future—and, unfortunately, there will definitely be a struggle. Things will not get any better soon, so what do we have to lose?

Hannah Levy-Galdino

# moimoi

21 août 2020

À la Nation,

Les pensées qui nous traversent sont avant tout collectives et citoyennes. Comment pourrait-il en être autrement ? Ce temps de confinement montre les failles de nos sociétés administrées depuis des décennies non au nom du faire-société, mais au nom des principes néolibéraux accordant une position dominante et légitime à l'individu méritant. Le contrat social reviendrait à soigner tout un chacun sans différences de caractères sociaux, raciaux, économiques, à prendre soin de nos aînées, des personnes désargentées, de l'ensemble de ce large groupe stigmatisé comme précaire et illégitime à bénéficier du bien commun puisqu'il ne participe pas à l'élévation monétaire du groupe en charge de notre propre administration; il n'est pas méritant. La lutte des classes est devenue un gros mot, comme le mot race, mais l'économie de vocabulaire ne suffit pas à enrayer « le problème », à l'invisibiliser, oui, c'est certain.

Ce temps de confinement fait figure d'un entre-temps et oblige à se rejouer le temps écoulé jusqu'alors. À quarante ans passés, bien qu'à l'échelle d'une vie et encore mieux d'une ère, cela représente si peu, la mémoire nous renvoie au temps de la fin des 30 glorieuses, les années 70 et son insouciance, son look pour sûr, l'avènement du plastique (sic!), les congés payés, la plage, la télé commune qui bientôt entrerait dans chaque salon et en finirait avec tout le fun lié aux programmes regardés en groupe, collés collés à rire et commenter les performances se jouant dans le poste. Défilent dans nos mémoires, en retour accéléré, nos vies, celle de l'intime et la Nôtre, celle du dehors, la commune.

Avons-nous laissé les politiques défaire les liens fraternels, de sororité, abandonné le bien commun au profit de nos confort individuels, avons-nous clos, emprisonné les voix qui s'élevaient pour nous mettre en garde ? La réponse nous la connaissons Tous. Qui sommes-nous ? Que sommes-nous devenu(e)s ? Nous nous sommes perdu(e)s en chemin. Pourtant, on ne peut nier d'avoir été mis en garde par des esprits clairvoyants; nous les laissons faire, les regardant les bras ballants parce que nous sommes faillibles et avons accepté que nous ne pourrions rien faire face à ces moulins à vent. La défection nous apporte une paix passagère et un repli sur soi le temps de laisser passer l'onde; jusqu'à la prochaine.

Cette fois-ci, tous, nous sommes emporté(e)s dans son flot, encore une fois de manière bien différente selon nos milieux sociaux, raciaux, économiques, professionnels. Les néolibéraux sont à la barre, ils ne la lâcheront pas comme ça, pas question de quitter leurs croisières de luxe,

ils sont en lutte pour conserver et renforcer leurs privilèges en poursuivant l'exploitation sans fin des ressources humaines, animales, minérales, végétales nous poussant de plus en plus dans les barques et canaux dans lesquelles nous sommes de plus en plus nombreux(ses) tandis que nous regardons mourir celles et ceux qui n'ont plus ni barque, ni canaux, ni radeaux. Continuons de nous empiffrer, de consommer les miettes laissées par le capitalisme pour nous endormir, ça fonctionne si bien, continuons de rêver à leur ressembler, masquons-nous de leurs appareils, ça raconte tellement de nous, de notre médiocrité, nous ne ressemblons plus à rien, nous croyons que nous sommes tout, mais nous ne sommes RIEN et aujourd'hui plus encore nous l'expérimentons.

moimoi pour Cluca et Février

**louise  
déry**

24 août 2020

## Carambolage

La question posée ici, *que faire quand votre monde commence à s'effondrer?* trouve bien d'autres déclinaisons, car les puissances infernales qui marquent notre époque nous investissent psychiquement au point de mettre en déroute l'activité imaginante qui a su, de tout temps, relancer l'humain. Que s'est-il passé pour que le désir individuel et collectif se soit retrouvé, à un degré extrême, phagocyté par les acteurs de la mondialisation économique, de la consommation excessive, du tourisme de masse, de l'asservissement cruel de populations nombreuses, de la destruction des ressources et de la pollution excessive? Quelle frénésie nous a gagné(e)s, sur un large morceau de la planète, pour que nous consentions à la menace existentielle en nous gavant d'illusions et en nous couvrant de dettes avec pour résultat d'enrichir une part toujours plus infime de la population? Comment expliquer l'aveuglement qui nous a conduits là où nous en sommes maintenant, alors que la survie des espèces vivantes est mise à risque sous l'œil insatiable des exploitants de ressources et des marchands de rêves et de données personnelles?

Il n'y a pas beaucoup d'« allumettes frottées dans le noir », suivant l'expression de Virginia Wolf. « Nous n'y voyons plus rien », ajouterait ici Daniel Arasse. Quand on tente de diriger l'éclairage sur notre pauvre monde, en ce moment précis, on se trouve bien seul(e), esseulé(e), isolé(e) dans une solitude pourtant collective que nous expérimentons à grande échelle. Cette échelle, c'est celle de l'effondrement massif d'à peu près toutes les structures qui nous constituent. Or, c'est quand elles s'effondrent que les structures apparaissent au grand jour. Au milieu de notre dégringolade pandémique, et devant l'urgence d'instaurer des récits capables de rallier la pensée collective sur l'horizon probablement lointain de l'espérance, on pourrait être tenté(e) de voir l'artiste comme un phare autour duquel une communauté non pas « désœuvrée » mais nouvellement rechargée, réinvestie, relancée, allumée, contribuerait à cartographier les possibles repères d'une pensée complètement transformée par l'état critique du monde.

L'artiste est un(e) penseur(e), dit-on, un(e) intellectuel(le) capable autant d'intuition, de raison que d'émotion. Ses œuvres tentent d'offrir une expérience originelle qui pourrait bien nous aider à reprendre contact avec notre capacité de re/voir le monde et nous inciter à reconnaître les ambivalences de l'humain en une vision de nous-mêmes qui n'est cependant pas sans périls. De tout temps, l'artiste a su jouer un rôle actif

dans le développement d'une culture humaine, humaniste, universelle, cette culture qui constitue la chair même de notre mémoire. Depuis que nous sommes dramatiquement inféodés aux délires d'un monde contemporain spectacularisé, « hollywoodisé », tourmenté, traumatisé, « trumpisé », matérialisé à outrance, c'est le carambolage. Mais, regardez, là, tout autour de vous! La communauté n'est pas « désœuvrée », pour évoquer Jean-Luc Nancy. Celle des femmes, des jeunes, des citoyens d'expérience, des scientifiques, des chercheurs, des êtres de pensée profonde s'ajoute à celle de l'art pour œuvrer sous nos yeux. Malgré l'anxiété, souhaitons-nous d'être encore capables d'ouvrager des formes de résistance afin de ne jamais revenir à la « normale ».

camille  
rivard

26 août 2020

Coucou, toi.

Maintenant que j'ai pris un moment pour absorber tout ce qui se passe et trouvé une nouvelle routine, je me sens mieux. J'espère que toi aussi.

C'est drôle, on nous demande de s'isoler pendant cette crise sanitaire, et moi, pour gérer, je m'isole encore plus dans le bois. Loin de tout. Pas de contact avec Internet qui me bourre de nouvelles qui nourrissent mon inconfort. C'est une autre sorte de connexion que je cherche. J'ai déjà assez des gens avec qui je parle au quotidien pour me tenir informée des chiffres. C'est juste de ça qu'on parle, partout. De toute façon, as-tu d'autres sujets dont tu veux discuter? Est-ce qu'il t'est arrivé quelque chose de spécial aujourd'hui, ou au cours des dernières semaines? Dis-moi...

Que fais-tu quand tu es conditionnée à l'hyperstimulation? Habitée de faire mille choses en même temps. Je peux te dire que je me suis retrouvée devant un gros mur de béton transparent assez solide. On nous demande d'agir, mais dans l'inaction. Quand vais-je pouvoir repartir? dit-elle en défaisant ses valises. Dire que dans les prochaines semaines, c'était la côte ouest puis la côte est qui m'attendaient. Sans compter l'Europe qui était dans les plans. Rester chez soi. C'est la première fois que je dois apprivoiser une maison et y passer du temps. Alors j'en ai choisi deux. Une pour me sauver de l'autre.

Je te dis... ça fait réfléchir une pause comme celle-là. Quand as-tu eu une pause, toi? Aussi longue en plus. Ce confinement qui nous confronte et nous force à passer beaucoup de temps avec soi-même. On a juste ça à faire, réfléchir à nos habitudes. Donc, j'ai peint mon plafond. As-tu déjà pris le temps de suivre un flocon, toi? L'isoler de son ensemble crée une pause dans le temps, comme celle dans laquelle on vit. Tomber tranquillement pour se fondre aux autres. Mais en même temps, les choses changent tellement vite! En attente de la prochaine journée où on espère se faire présenter un plan qui remettra les choses en place et nous dire qu'on pourra peut-être sortir, enfin. Mais sous quelles conditions? As-tu vraiment envie que le tout reprenne à la normale? C'est quoi de toute façon, «normale».

Je ne sais pas pour toi, mais... as-tu le même sentiment d'être prise dans une grosse vague et de ne pas avoir le choix que de suivre le courant?

Bref, le voici notre drame marquant. Cette expérimentation collective que nous vivons ensemble, à distance, nous fait sortir de nos routines. Tout en ne faisant absolument rien, chacun chez soi. C'est étrange comme sentiment. Dire qu'éviter de voir ceux qu'on aime est la meilleure façon

de les protéger et de faire preuve de sensibilité et d'amour... Ce n'est pas cette année qu'on soufflera des chandelles autour de la nappe de cuisine en tout cas. Quoique ça soulignerait bien la fin de tout ça. J'aurai au moins appris à ne plus inscrire des choses à mon agenda trop à l'avance.

Assise dehors à t'écrire, je ne peux m'empêcher de me dire que nous donnons aussi une pause à cette terre. Elle qui nous fait prendre conscience que, sans nous, tout va bien aller.

sophie  
jodoin

28 août 2020

(she)lter

chères Mirna et Marie-Hélène

en cette période trouble  
je marche  
le long des voies ferrées  
je passe ce buisson  
nid de branches enlacées  
abri tissé  
matrice entrailles grotte  
berceau en creux  
je pense à elle  
blessée dans ses chairs  
qui s'effondre entre béton et écrans  
bafouée exténuée  
repliée sur elle-même  
i grieve  
je marche à répétition  
le long des rails  
je respire le ciel  
« ... l'espoir est difficile à perdre complètement<sup>1</sup>. »  
sophiexx

106

entretiens #4



Photo : Sophie Jodoin.

<sup>1</sup> Marie Uguay, *Journal*, Les Éditions du Boréal, Montréal, 2015, p. 315.

# mirna boyadjian

31 août 2020

Nuapateti eshpitenitakuak nutin      Je vis la grandeur du vent  
 Nuapaten eshpish minuashit      Je sens sa beauté  
 Nitakussiniku nutin      Le vent me prend dans ses bras  
 — Joséphine Bacon, *Uiesh*      — Joséphine Bacon, *Quelque part*

Nadia,

C'est le nom d'une île C'est le nom d'une vague C'est le nom du vent  
 Dehors, le ciel a sombré dans le silence de la terre. Le vent s'est levé. Il porte ta présence comme un mystère, sans début ni fin. En arabe - « hawa - هواء » - ne désigne-t-il pas aussi celle qui donne la vie. De nombreuses cultures accordent à cet élément un pouvoir spirituel en l'associant aux mondes plus-qu'humains, à l'âme de la Terre, au souffle de la vie, ou au divin. Chez les *Dineh* du Navajo, il est même considéré comme une entité qui préexiste à la Terre et dont il lui revient de prendre soin.

Un jour, tu m'as dit : « on ne peut se rendre maître du vent ».

Le vent, l'air en mouvement, est ce médium qui nous lie dans l'invisible commun. C'est un principe vital, de proximité, nous le savons plus que jamais. D'aussi longtemps que je me souviens, tu as toujours chéri ce qui circule par et dans l'invisible, là où la dissolution des frontières permet de pressentir l'interdépendance entre tous les vivants. De là vient peut-être ta capacité à poétiser le monde envers et contre tout : la violence et la marginalisation que tu as subies et que tu continues de subir.

Tu es née dans les ruines. Malgré l'aridité du paysage et le poids des pierres, tout était à construire. Malgré l'essoufflement, tout est encore à construire. Ton pays. Corrompu Ta terre natale. Éventrée. Je sais que tu penses à eux. Moi aussi. Sans cesse renaître - est une tâche qui ne peut s'accomplir seule. Je n'aurais pu espérer ta venue, en tous points magique, pour m'apprendre à sentir la vie sur Terre et la Terre vivante. Le caractère profondément inattendu de ses émergences. C'est toi qui m'as transmis *shoshin* « l'esprit du débutant » pour percevoir les possibilités de vie dans les ruines. Aujourd'hui plus que jamais, je nourris cet héritage; ma liberté (la nôtre) en dépend. *Shoshin* n'est pas à confondre avec une disposition naïve, de fausse modestie ou de soumission. Non. L'esprit du débutant apprend à accueillir, à se retourner contre lui-même, à voir comment la vie s'offre à lui, à croire au monde... Il connaît peu, si ce n'est le péril de l'habit routinier. D'une certaine manière, c'est aussi « être cette douceur prête à la violence <sup>1</sup> ».

110

entretiens #4

111

mima boyadjian

Cent fois j'ai commencé à écrire cette lettre. Chaque fois je me suis arrêtée avec l'impression que quelque chose n'allait pas : à qui ? Pour qui ? Comment ? Et j'ai trouvé tes mots dans le premier numéro du journal de l'ADDS (Association pour la Défense des Droits Sociaux) paru en octobre 1987. Il s'agissait du « Témoignage d'une immigrante du Liban ». J'ai pleuré

De tristesse De colère D'amour D'impuissance Dereconnaissance.  
 Comment est-ce possible d'avoir tant d'amour ? Toi, fille jetée à la mer. Toi, femme courbée par le fardeau de la vie. Toi, mère qui donne sans jamais demander. « L'amour n'est jamais bénin. Il peut mobiliser, et il le fait, tout votre être <sup>2</sup> ».

S'adresser peut devenir périlleux lorsqu'il révèle une part nocturne de nos vies, celle qui demeurerait silencieuse si l'autre vers qui on tend, avec qui on ouvre un espace en devenir « pour mieux saisir comment les choses se passent de l'autre côté de soi <sup>3</sup> », n'existait pas. Il n'est pas aisé d'écrire entièrement, *en-relation*, parfois impossible quand la voix demande au corps de vivre ce à quoi il résiste. « Écrire c'est une façon de connaître. Dans connaître il y a le mot naître <sup>4</sup> ».

Ta fille,  
 Ton amie  
 qui t'aime

Apu auen tshimutit assinu  
 Anite ka inniuin

Personne ne peut voler  
 La terre  
 Qui t'a vu naître

Apu auen tshi tshimuti  
 Ueshinamini  
 Joséphine Bacon, *Uiesh*

Personne ne peut voler  
 Ton sourire  
 — Joséphine Bacon, *Quelque part*

<sup>1</sup> Marie Uguay, *Journal*, Texte annoté et présenté par Stéfán Journal, Montréal, Les Éditions du Boréal, p. 112.

<sup>2</sup> Etel Adnan, *Le prix que nous ne voulons pas payer pour l'amour*, Paris, Galerie Lelong, p. 13.

<sup>3</sup> Hélène Dorion, *Les états reliefs*, Montréal, Éditions du Noroît, 1991, p. 13.

<sup>4</sup> Marie Uguay, *Op.cit.*, p. 135.

**biographies**

Jessica Arseneau est médiatrice culturelle originaire du nord-est du Nouveau-Brunswick. À la Galerie UQO, elle travaille au développement et à la facilitation des programmes éducatifs. Professionnellement, elle est aussi interprète/animatrice au Musée des beaux-arts du Canada et a précédemment travaillé comme éducatrice en galerie à la Galerie d'art d'Ottawa et comme stagiaire au département d'éducation du *Museum of Fine Arts*, Boston. Académiquement elle est candidate à la maîtrise en muséologie et pratiques des arts de l'Université du Québec en Outaouais. Elle détient un baccalauréat en écologie humaine du *College of the Atlantic*, Bar Harbor, Maine, É.-U.

Sylvette Babin est directrice de la revue *Esse arts + opinions*. Titulaire d'un Master of Fine Art (*Open Media*) de l'Université Concordia, elle a poursuivi une pratique artistique en performance qui l'a menée à participer à plusieurs événements au Canada et à l'étranger. À titre d'auteure, elle a publié des articles dans plusieurs revues, catalogues et livres d'artistes, et a été commissaire des événements *Les Convertibles* produit par *Culture pour tous* (2006), *Infraction 08* (Sète, France, 2008) et *Il Nostro Gusto* (Triennale Orange, Saint-Hyacinthe, 2009). Elle a également enseigné en *Art et théâtre urbain* au Collège Shawinigan et en *Arts visuels et médiatiques* au Cégep de Saint-Hyacinthe.

Gentiane Bélanger est directrice-conservatrice de la Galerie d'art Foreman de l'Université Bishop's. Elle est également en voie de compléter ses études doctorales en histoire de l'art à l'Université du Québec à Montréal, avec l'appui du Conseil de recherche en sciences humaines (CRSH). Ses recherches portent sur les recoupements entre la théorie artistique et la philosophie environnementale. Elle est membre du conseil d'administration du centre en art actuel Sporobole et ses écrits ont été publiés dans diverses publications, parmi lesquelles figurent *C Magazine*, *ESPACE*, *Esse arts + opinions*, *ETC* et *Plastik art & science*.

Née à Montréal, Eunice Béliador est commissaire, critique et chercheuse. Elle a reçu en 2018 le Prix du Groupe de la Banque TD pour les commissaires émergent(e)s de la Fondation Hnatyshyn. Sa pratique se concentre sur l'art contemporain haïtien, le design de mode et la performance; dans son (petit) temps libre, elle s'intéresse à la recherche sur les études post-noires, le

féminisme et l'architecture. Elle remet tout en question, convaincue que poser les bonnes questions est le meilleur moyen de trouver des réponses créatives et réfléchies. Eunice est titulaire d'un baccalauréat en histoire de l'art de l'Université Concordia (Montréal), d'une maîtrise en histoire de l'art et culture visuelle et d'un diplôme d'études supérieures en commissariat d'exposition de l'Université York (Toronto). Elle a organisé et dirigé plusieurs expositions nationales et internationales, et ses écrits ont été publiés dans *Hyperallergic*, le *Journal of Curatorial Studies*, *Invitation*, *InCirculation* et *Espace Art Actuel*. Elle est la créatrice de *#CuratorialTips*, un outil de recherche et d'aide aux commissaires émergent(e)s. Elle participe régulièrement à divers jurys et comités, tels que le Conseil des arts de Montréal, le Conseil des arts du Canada et la Ville de Montréal. Elle a travaillé à la BAND Gallery, à The Power Plant (Toronto) et à Articule (Montréal). Elle est actuellement directrice de la FOFA Gallery à l'Université Concordia.

Mirna Boyadjian est chercheuse et autrice. Elle complète un doctorat en esthétique à l'Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis et travaille à former de nouvelles générations d'historien(ne)s de l'art et de muséologues. Elle fut la première lauréate, en 2007, du prix de la Fondation Hnatyshyn pour l'excellence de son commissariat et elle recevait en 2014 le Prix du gouverneur général du Canada. Membre de la Société royale du Canada, elle a été faite Chevalier des arts et des lettres de la France en 2016.

Simon Brown (1979) est poète et traducteur autodidacte originaire du Nouveau-Brunswick. Il présente ses textes sous forme d'œuvres interdisciplinaires et de performances collaboratives, et dans des revues telles qu'*Estuaire*, *Möbius*, *Le Sabord*, *Watts*, *Anchages*, *Lemon Hound*, et *Poetry is Dead*. Comme traducteur, il a adapté les textes de Maude Pilon, Angela Carr, Huguette Gaulin et Nicole Raziya Fong, entre autres. Ses recueils et livres d'artistes ont paru chez des éditeurs au

Québec, au Canada et en France, dont *Le laps*, *Vanloo*, *squint*, et *Frog Hollow*. Son plus récent recueil, *Le nom-membrane*, a été publié aux Mout Éditions en 2019.

Louise Déry vit à Montréal. Elle détient un doctorat en histoire de l'art et dirige la Galerie de l'UQAM (Université du Québec à Montréal). Elle a débuté sa carrière comme directrice du Musée régional de Rimouski avant d'être nommée conservatrice en art actuel au Musée national des beaux-arts du Québec et ensuite au Musée des beaux-arts de Montréal. Elle a été commissaire de nombreuses expositions d'artistes canadiens et internationaux (Michael Snow, Sarkis, Nancy Spero, Shary Boyle, Aude Moreau, etc.). Notons son commissariat du pavillon du Canada à la Biennale de Venise avec une exposition de David Altmejd (2007) dont elle a contribué à faire connaître le travail au moyen de plusieurs expositions et publications.

Le travail de Louise Déry est reconnu pour son appui à de nombreuses artistes féminines, pour ses initiatives à l'égard des artistes émergent(e)s, pour son énergie à faire mieux connaître les artistes canadien(ne)s sur la scène internationale et pour son engagement à former de nouvelles générations d'historien(ne)s de l'art et de muséologues. Elle fut la première lauréate, en 2007, du prix de la Fondation Hnatyshyn pour l'excellence de son commissariat et elle recevait en 2014 le Prix du gouverneur général du Canada. Membre de la Société royale du Canada, elle a été faite Chevalier des arts et des lettres de la France en 2016.

Créé en 2012, moimoi\* est un duo d'artistes multidisciplinaires montréalais. S'inscrivant dans l'univers des plasticiens, leurs thématiques sont abordées au travers de plusieurs médiums (peinture, encre, photographie, vidéo, son, performance, etc.) questionnant les projections individuelles et collectives de l'individu dans nos sociétés contemporaines. — ombres ? réalités ? qui sommes-nous ? que sommes-nous devenus ? quel devenir nous attend ? Le traitement des choses participe de la même idée... — comment celles-ci s'inscrivent dans l'espace et dans le temps, quels sont sur nous leurs impacts ? qu'en faisons-nous ? Corps – objets – ombres – reflets – reflets de nos préoccupations – reflets de nous-même – reflets de ce vers quoi nous allons...

\* « moi » pour Cluca – « moi » pour Stanley Février

Marie-Hélène Frenette-Assad est réalisatrice et productrice de balados en plus d'être musicienne. Même si la vie l'a amenée à travailler dans d'autres sphères, Marie-Hélène est une fière diplômée de l'UQO en arts visuels.

David Garneau (Métis) is a visual arts professor at the University of Regina. His practice includes painting, curation, and critical writing. He recently co-curated the exhibitions *Transformer: Native Art in Light and Sound*, with Kathleen Ash-Milby (National Museum of the American Indian, New York); *Moving Forward, Never Forgetting*, with Michelle LaVallee, an exhibition concerning the legacies of Indian residential schools, other forms of aggressive assimilation, and (re)conciliation (Mackenzie Art Gallery, Regina); and *With Secrecy and Despatch*, with Tess Allas, an international exhibition about massacres of Indigenous people and memorialization (Campbelltown Art Centre, Sydney, Australia). Garneau has recently given keynote talks in Australia, New Zealand, the United States, and throughout Canada. He is part of *Creative Conciliation*, a five-year, SSHRC-funded curatorial research project, and *Sensory Entanglements*, an Australia/Canada, SSHRC-funded creative research project, and is working on the Tawatina Bridge project, a large public artwork for the City of Edmonton. Garneau's paintings are in numerous public and private collections.

Clément de Gaulejac est artiste, auteur et illustrateur. Récemment, son travail d'artiste a été exposé à Vox, Centre de l'image contemporaine (*Les Naufrageurs*, 2015), à Axénéo7 (*Monuments aux morts de la Liberté*, 2015) ainsi qu'au Centre des arts actuels Skol (*Motifs raisonnables*, 2013). Aux éditions Le Quartanier, il a publié *Les artistes* (2017), *Grande école* (2012) ainsi que *Le livre noir de l'art conceptuel* (2011). Comme illustrateur, il collabore régulièrement avec des revues (*Liberté, Vie des arts*), des maisons d'édition (Lux, PUM, Écosociété, Nota Bene) et différents mouvements militants (Extinction Rebellion) ou politiques (Québec solidaire). En 2017, il a soutenu à l'UQAM une thèse de doctorat en études et pratiques des arts intitulée *Tu vois ce que je veux dire ? Illustrations, métaphores et autres images qui parlent*.

114

entretiens #4

115

biographies

Dalie Giroux est professeure et auteure, elle enseigne la théorie politique à l'Institut d'études féministes et de genre et à l'École d'études politiques de l'Université d'Ottawa depuis 2003.

Ses recherches proposent une théorie et un plan d'expérimentation anti-disciplinaire des formes d'articulation entre l'espace, le langage et le pouvoir dans l'Amérique contemporaine.

Elle a publié récemment *Le Québec brûle en enfer. Essais politiques* (M, 2017), *La généalogie du déracinement. Enquête sur l'habitation postcoloniale* (PUM, 2019), et *Parler en Amérique. Oralité, colonialisme, territoire* (Mémoire d'encrier, 2019, prix Spirale-Eva-Le-Grand 2018-2019). Elle dirige également la collection « Terrains vagues » aux Presses de l'Université de Montréal.

Elle définit son travail à la rencontre de l'art et la science, où les recherches philosophiques, historiques, géographiques et sociales s'inscrivent dans une pratique de création, qui allie l'essai, la prise de parole et la collection d'artefacts.

Sophie Jodoin est une artiste visuelle qui interroge les manifestations du féminin, de l'intime, de la perte, de l'absence et du langage. Son œuvre, hybride, mêle dessin, collage, écriture, objet trouvé, installation et vidéo. Elle vit et travaille à Montréal.

Depuis 2015, Marie-Hélène Leblanc occupe le poste de directrice/commissaire de la Galerie UQO à l'Université du Québec en Outaouais. Sa pratique commissariale l'a amenée à produire plus d'une vingtaine de projets présentés dans diverses structures d'exposition, tant au Québec, au Canada qu'en Europe. Elle a occupé les postes de directrice générale du centre d'artistes Espace Virtuel à Chicoutimi (désormais BANG) et de directrice artistique du centre de production DAÏMÓN à Gatineau. Marie-Hélène Leblanc est candidate au doctorat en études et pratiques des arts à l'Université du Québec à Montréal où ses recherches portent sur les rapprochements entre l'histoire racontée et le rapport au temps (cadre narratif versus cadre historique) dans les pratiques contemporaines qui traitent des guerres depuis 1990. En 2018, elle recevait le Prix Relève de la Société des musées du Québec et en 2013, elle recevait la Bourse Jean-Claude Rochefort pour le commissariat d'art contemporain de la Fondation de l'UQAM.

Hannah Levy-Galdino is an undergraduate student at Concordia University for music. She's been playing the violin for fourteen years and teaching for five years. Some of her passions include music production, art history, and socialism. Although her future is uncertain, she is hopeful and ambitious.

Jessica Minier est candidate à la maîtrise en muséologie à l'Université du Québec en Outaouais et boursière FRQSC/CRSH. Ses recherches portent sur l'invitation de parties externes par le musée d'art pour développer des expositions temporaires à partir des collections permanentes. Elle s'intéresse plus spécifiquement au commissariat participatif, soit l'inclusion du public dans le processus de développement d'expositions. Jessica Minier est actuellement assistante de recherche de la professeure Mélanie Boucher pour le projet « Origine et actualité du devenir objet du sujet : se recréer au musée, dans les expositions » financé par le CRSH. Elle œuvre également au sein de la Galerie UQO à titre d'assistante à la direction.

Candidate au doctorat sur mesure en art dans le cadre d'une cotutelle entre l'Université du Québec en Outaouais et l'Université Paris Nanterre, Jessica Ragazzini est également chargée de cours et assistante de recherche à la Galerie UQO. Ses recherches en études des arts croisent la philosophie du corps humain et l'histoire de son image. Plus précisément, elle étudie des photographies qui proposent un corps vivant réifié, en dialogue avec celles qui montrent une humanisation d'objets anthropomorphes.

Marc-Alexandre Reinhardt est artiste multidisciplinaire, écrivain et chercheur. Il développe une pratique au croisement de l'installation, de la performance et de l'intervention in situ. Il a présenté des œuvres au Québec, au Canada, en Europe et en Amérique du Sud. Depuis 2016, il fait également partie d'ACTION INDIRECTE, un collectif à composition variable explorant des gestes qui connectent art et politique. Il vit et travaille entre Hull et Ottawa.

Camille Rivard est candidate à la maîtrise en arts visuels à l'Université du Québec en Outaouais et membre du regroupement d'artistes de l'Entre-Deux, gagnant du prix de la Relève de l'année lors du gala Culturiades 2019. Elle se penche sur la question de l'influence que peuvent avoir les différentes rencontres issues de la communauté

artistique et des relations interpersonnelles sur une pratique parasitaire. Dépourvue de contact depuis le printemps dernier, elle se tourne vers les réseaux sociaux et à la qualité visuelle du moiré qui s'incruste dans nos écrans par la production matérielle de la trame, puis sa reproduction numérique, troublant ainsi l'image consommée.

À travers une pratique multidisciplinaire située à la frontière de l'art et du design, Jérémy Roussel étudie les effets de la propagation des valeurs du capitalisme néolibéral dans le secteur des arts. Il emprunte aux discours politiques et économiques certains concepts-opérateurs, tels que la rentabilité (des investissements) ou la compression (des dépenses), afin de réfléchir à la posture de l'artiste dans une société « hyper-industrielle ». Il s'intéresse plus précisément à l'impact de la globalisation, notamment marquée par une modernisation et une centralisation des marchés actuels, sur les politiques culturelles qui influencent les pratiques artistiques contemporaines. Piégé dans une tendance du don de soi en échange d'une certaine « notoriété » issue du productivisme, l'engagement de l'artiste renforce la fonction entrepreneuriale du processus de création à des fins mercantiles. Par conséquent, le travail de Jérémy Roussel questionne l'adversité de la marchandisation de l'art, lorsque cette discipline doit actuellement s'inscrire dans une ère prospective favorisant l'effervescence de techniques numérisées; où l'œuvre est immatérielle et difficilement capitalisable. Il s'intéresse à la fois au virage numérique afin de démystifier ses origines économiques et d'y porter un regard critique en parallèle avec sa relation à l'espace et au mandat d'exposition.

Michèle Thériault est commissaire, critique et éditrice. Elle s'intéresse aux enjeux traductifs en art, aux cadres de références, au lieu d'exposition et à la connaissance en art. Elle est actuellement directrice de la Galerie Ellen de l'Université Concordia où elle a mis sur pied une programmation qui aborde le travail artistique actuel et l'activité curatoriale en réfléchissant à son contexte d'élaboration et de présentation. La programmation a aussi souvent envisagé l'art qui se fait aujourd'hui dans le contexte de l'histoire récente de l'art contemporain. Elle a édité et est l'auteure de nombreux ouvrages notamment *Actions parlantes* (2012), *Protocoles documentaires, 1967-1975* (coédité avec Vincent Bonin, 2010), *Harun*

*Farocki* (2008), *Olivia Boudreau. L'Oscillation du visible* (2014). Elle a commissarié de nombreuses expositions avec des artistes d'ici et d'ailleurs dont *Timelength* (2004); *Claude Tousignant. 3 peintures, 1 sculpture, 3 espaces* (2005); la première exposition en Amérique du Nord des installations du cinéaste allemand Harun Farocki, *One image doesn't take the place of the previous one* (2007); *Silvia Kolbowski. Nothing and Everything* (2009); *Kent Monkman: My Treaty Is with The Crown* (2011) et plus récemment *Vincent Meessen. Blues Klair* (2018). Elle a également été co-commissaire de *Trafic. L'art conceptuel au Canada 1965-1980* (2010-2013) qui a circulé au Canada et en Europe.

Professeure agrégée de l'École multidisciplinaire de l'image (ÉMI) de l'Université du Québec en Outaouais (UQO), Valérie Yobé se spécialise dans la conception et la réalisation de projets de recherche et de création permettant de repenser les usages du graphisme, décloisonner les pratiques, innover socialement et culturellement. Elle est membre de la société des designers graphiques du Québec (SDGQ) duquel elle a obtenu le titre de designer graphique agréé (DGA) et présidente de la tribu grafik, un organisme à but non lucratif. Commissariat d'exposition, collaborations entre praticiens, conception de projets d'édition, tenue d'ateliers, ici et à l'étranger, constituent les activités principales de la tribu.

En 2017, elle obtient une subvention de trois ans du Fonds de recherche du Québec – Société et culture (FRQSC), Appui à la recherche création, pour mener le projet « Graphisme citoyen : pratiques artistiques et construction du lien social au sein de l'école primaire ». En 2019, elle organise le colloque « L'apprenant citoyen » dans le cadre du congrès de l'ACFAS.

Jakub Zdebek is Associate Professor of Art History and Theory and Chair of the Department of Visual Arts at the University of Ottawa. He published in RACAR, The Brock Review, The Semiotic Review, English Studies in Canada and Deleuze Studies. He is the author of two monographs: *Deleuze and the Diagram: Aesthetic Threads in Visual Organization* (Continuum Press, 2012) and *Deleuze and the Map-Image: Aesthetics, Information, Code and Digital Art* (Bloomsbury Press, 2019). He curated art exhibitions at the Kennedy Museum of Art in Ohio, Gallery R3 in Trois-Rivières and Gallery Karsh-Masson in Ottawa.

g

u

q o

